CURRENTE CALAMO

Au courant de la plume.

(Ecrit en 1928 par Georges Ernest CHARGE - Branche M. C.M.)

★★★★★★★★

Après avoir accompli sa mission de « guerre »,
Georges Ernest CHARGE
prend du recul et réfléchit
aux causes de tous les événements passés.

Nous voici revenus sur le pied de paix !!! Pour moi la guerre est finie !!! La Guerre ! Quelle horrible chose, mais comme elle répond bien à la nature bestiale de l'homme. La civilisation dont nous sommes si fiers, l'amour, la beauté, la loyauté, l'honneur, le respect d'autrui ; en un mot, tout ce qui peut relever notre pauvre humanité au-dessus des animaux, est foulé aux pieds, l'homme redevient une ignoble bête, sournoise, traître et lâche. Le soldat en guerre ne pense qu'à deux choses : manger et tuer.

Alors ? se demande-t-on, pourquoi y-a-t-il des guerres ? Hélas ! Pourquoi les hommes ne s'aiment-ils pas tous ? Pourquoi sont-ils jaloux les uns des autres ? Pourquoi se haïssent-ils ?...

J'en peux conclure, sans pour cela être un bien grand prophète, que la guerre ne cessera d'exister que lorsqu'un seul homme restera sur la terre, et encore devra-t-il se défendre contre les intempéries et les animaux féroces.

Quoiqu'il en soit et quelque puisse être pour moi l'avenir, me voici installé au milieu de ma famille retrouvée, au Fort de CORMEILLES-EN-PARISIS.

Il y a avait un travail très dur et très pénible, nous étions quatre Adjudants pour assurer le Service des Projecteurs. Mes trois collègues ne connaissaient absolument rien dans les Projecteurs.

J'étais toujours par monts et par vaux, jamais une minute de répit et, en raison de ce que j'étais, seul spécialiste, je ne pouvais obtenir aucun avantage.

Le poste d'Adjudant-Chef d'atelier du Parc régimentaire devint vacant à ARNOUVILLE-LES-GONESSES, j'adresse une demande au Colonel commandant le Régiment afin d'obtenir cette place avantageuse pour moi. Le Colonel me fait appeler et me dit : « Je n'ai qu'un seul spécialiste, aussi il est inutile de me demander quoi que ce soit, vous resterez au Fort de CORMEILLES ».

Un après-midi, me trouvant à ARNOUVILLE où je venais de conduire un convoi, un collègue de la Section technique de D.C.A. - Adj. Chef BONNEAU - est venu me demander de la part du Directeur-Chef d'Escadron VAUTIERS, si j'accepterais le poste d'Adjudant-Chef d'Atelier à la Section Technique.

Sur ma réponse affirmative, je fus conduit près du Commandant auquel j'indiquais que le Colonel commandant le Régiment m'avait refusé une mutation, et que d'autre part, je préparais le concours d'admission à l'Ecole d'Administration Militaire de VINCENNES.

Il me répondit : « Vous serez mieux ici que partout ailleurs pour préparer vos examens. En ce qui concerne votre mutation, il vous sera inutile de faire une demande, je m'en chargerai, je ne vous demande que d'accepter ».

Inutile de dire que j'acceptai avec enthousiasme mais, de retour au Fort de CORMEILLES, je n'en soufflai mot à personne.

Dix jours plus tard, un ordre ministériel me classant à la Section Technique de D.C.A. arrivait au Fort et malgré les efforts faits par mes chefs pour me conserver, je quittai bientôt le Fort de CORMEILLES pour m'installer au Camp d'ARNOUVILLE-LES-GONNESSES où un vaste logement avec jardin avait été mis à ma disposition.

J'ai trouvé là des chefs bienveillants, instruits, avec lesquels c'était un réel plaisir de travailler ; aussi ai-je fourni à cette époque un travail considérable.

Les Officiers de leur côté ne négligeaient rien pour m'instruire et lorsque, faisant suite à une demande que j'avais adressée, je fus désigné pour aller suivre un cours spécial à CHALAIS-MEUDON en vue d'obtenir le Certificat d'Aptitude Professionnelle pour pouvoir me présenter comme Elève-Officer Mécanicien, le Directeur de la Section Technique me fit rester sur place et me fit donner par un Capitaine - Capitaine BESNARD - l'instruction nécessaire pour le fameux Brevet que j'allais passer le 16 mai 1921.

Nous étions 12 candidats pour ce Centre d'Examen. Les 11 autres avaient depuis plus d'un mois, suivi un cours préparatoire et, à mon arrivée, le Lieutenant qui dirigeait ce cours me dit que j'avais eu grand tort et me fit comprendre que dans ces conditions, il était à peu près certain que je serais « recalé ».

Un mois plus tard, j'étais invité à me présenter à l'HOTEL DES INVALIDES à PARIS pour y subir l'examen écrit du Concours d'admission à l'Ecole de VINCENNES. J'étais le seul du Centre d'Examen de CHALAIS-MEUDON !! Mes 11 collègues avaient été « recalés »...

Quelques semaines plus tard, j'appris par le Journal Officiel que j'étais « Admissible » à l'Ecole de VINCENNES.

Après un examen passé à la FOLIE-NANTERRE le 26 juillet, le Journal Officiel du 15 septembre 1921 m'apprit que j'étais admis à l'Ecole d'Administration Militaire de VINCENNES où je devais me présenter le 2 octobre suivant. Note moyenne d'admission : 14,79.

Entre temps, le 19 juin 1921, j'étais l'heureux papa de mon petit Pierre, né à MONTS SUR GUESNES (Vienne).

Le 2 octobre 1921, je quittais aussi la Section Technique de D.C.A. pour entrer comme Aspirant à l'Ecole de VINCENNES, Section E - Aéronautique.

Ce fut une année très pénible, tant par le travail qu'il a fallu fournir que par la discipline très dure à l'Ecole.

Je sortis de l'Ecole le 24 août 1922, classé 39ème sur 152 élèves et n°1 (Major) de la promotion des Chefs-Ouvriers. Je partis en permission de fin de cours et je fus nommé Sous-Lieutenant le 1er octobre 1922.

Je fus envoyé deux mois au Centre Automobile de FONTAINEBLEAU pour y suivre encore un stage.

Pendant une permission de fin de cours, exactement le 12 septembre, mon petit Pierre qui courrait déjà tout seul, fut atteint d'une attaque de paralysie infantile qui l'a rendu infirme. Moments terribles et douloureux, calvaire horrible qui brise le coeur des parents.

Deux ans plus tard, le 1er octobre 1924, je suis nommé Lieutenant et maintenu à BOURGES. Puis le 1er janvier 1925, l'Entrepôt de Réserve Générale fusionne avec le Parc d'Artillerie Régional de BOURGES.

Le 17 novembre 1925, mon frère Pierre meurt des suites de ses blessures de guerre laissant un femme, veuve de 26 ans et deux petits enfants de 4 et 6 ans, une situation commerciale très importante et très embrouillée.

La vie a ainsi de ces moments terribles qui ulcèrent le coeur et laissent des regrets inoubliables.

Mais si la mort frappe, la vie continue et le 16 décembre 1926, est née à PORT-SEC ma petite Madeleine ; une fille !! Elle apporte un peu de joie et met du baume à la douleur que me cause la perte cruelle de mon frère.

Ma chère femme, de son côté, a aussi ses peines, son frère Louis, mon meilleur ami, meurt lui aussi bien jeune, à peine 41 ans ! d'une congestion cérébrale !

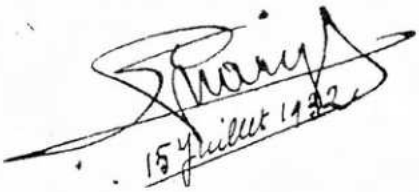
Aussi les joies succèdent aux peines et les années s'écoulent. Nous arrivons à l'année 1932 au cours de laquelle le 25 mars, je suis nommé Capitaine d'Artillerie et maintenu au Parc d'Artillerie Régional de BOURGES.

- -

Me voici donc à jour pour l'inscription des principaux faits divers de ma vie ; j'ai maintenant 44 ans. J'ai mis quatre ans pour relater ces quelques faits ; ce temps paraîtra bien long et il l'est évidemment mais il faut tenir compte que parfois, il est pénible de relater certains passages ennuyeux. D'autres fois, on n'est pas disposé à y apporter toute son attention, aussi on remet d'un jour à l'autre à reprendre le cours de ses souvenirs et ainsi passent les mois et même les années.

Ainsi qu'on pourra le voir, ma vie jusqu'à ce jour n'a rien d'extraordinaire. Elle est simple et droite, ma conscience ne me reproche rien, j'aime mon Pays, et mes enfants. J'ai pour mes parents, que je suis heureux de posséder encore, les plus tendres sentiments d'amour filial et la plus profonde reconnaissance pour les bons conseils et le noble exemple d'honnêteté et de travail qu'ils m'ont donnés.

On aura beau faire, on aura beau retourner le problème social dans tous les sens, on pourra asservir le coeur et l'intelligence de l'homme, mais à mon avis, il ne peut y avoir sur terre aucun bonheur vrai, aucune justice en dehors de ces trois grandes entités sociales : DIEU, FAMILLE, PATRIE !!!



Et voilà ! Georges Ernest CHARGE a donc écrit « ***Currente Calamo*** » de 1928 à 1932.

Chacun de nous aura pu apprécier sa droiture et la « finesse » de ses souvenirs.

De la Branche M.C.M. il serait heureux de retrouver aujourd'hui cet esprit familial qui l'a tant animé durant sa vie.

Nous arrêtons donc là la retransmission littéraire de son message mais sachons que sur sa lancée, l'écrivain a continué d'écrire pour tranmettre l'expression de ses pensées.

Merci Georges Ernest pour Ton oeuvre !

NOS TROIS BRANCHES

1928

CURRENTE CALAMO.

Au courant de la plume

21 AOUT 1928

Eh! Bien oui, comme beaucoup de mes concitoyens, je me sens aujourd'hui le besoin de noter les impressions de ma vie. J'ai 40 ans, âge, à mon avis, ou on sent mieux sa raison de vivre, moment les plus favorables pour analyser les impondérables qui régissent les hommes et les jours mouvoir comme des pantins.

Quarante ans déjà! Comme cela est long, comme cela passe vite!! Que de choses on peut voir et apprendre en quarante ans, mais comme ce laps de temps parait court en face de l'histoire.

Lorsque l'on étudie l'histoire ancienne: Les Egyptiens, les Perses, les Grecs etc... On est porté à ne pas se rendre assez compte que des milliers d'années se sont écoulés depuis la date des événements mentionnés par les livres;

Quatre mille ans! Ce chiffre n'effraye pas, et cependant lorsque l'on a passé quarante ans sur la terre on croit avoir bien vécu et beaucoup appris!

Si on compare ce qu'il a été permis de voir et de comprendre en 40 ans à ce qui a du être vu et compris en 4000 ans par exemple, on reste confondu devant la grandeur de la vie. Il semble bien que 40 ans ne soit qu'un tout petit point dans l'immensité des temps.

Je n'ai donc aucune prétention en écrivant ces lignes, je n'ai pas les facultés intellectuelles assez pures ni assez délicates pour produire un livre, néanmoins je voudrais pour moi-même, écrire ce que je ressens de la vie; l'impression que joue sur moi les événements journaliers; en un mot: réaliser à ma façon ce qui se passe autour de moi; En même temps je voudrais essayer de développer mes pensées intimes sur ces mêmes événements.

En conséquence, après avoir le plus possible, situé les faits, je prendrais, si Dieu me le permet, 10 ans de ma vie pendant lesquelles je poursuivrais le relevé de mes observations.

Les enfants pourront ensuite s'ils le désirent y noter à leur tour leurs observations personnelles et contribuer ainsi à former ce que l'on pourrait appeler un « dossier familial ».

D'abord que recherchent les hommes sur cette terre? De la vie et du bien-être. De la vie, c' est à dire de l'action, de la santé, de la volonté. De l'action: il faut que la vie permette les mouvements du corps et de l'esprit, mouvements qui ne peuvent exister que si la santé le permet. L'homme recherchera la santé par tous les moyens et nous verrons plus tard que ce désir légitime sera exploité comme beaucoup d'autres choses.

L'action et la santé ne sont rien sans la volonté qui permet aux humains de dominer la matière et d'asservir à leur profit tout ce qui se trouve dans la nature. L'homme met toutes ses facultés à la satisfaction de ses besoins personnels.

Nous verrons donc d'une part, la lutte pour la vie, d'autre part le développement de ce qu'il convient d'appeler le bien-être des hommes;

Auparavant je vais tâcher en quelques pages de retracer un peu ma vie passée.

Je suis né à la ferme du « Pinier » commune de Noirterre (Deux-Sèvres) le 21 Août 1888.J'ai été élevé chrétiennement par de très bons parents qui ont su mettre en mon coeur les plus nobles sentiments que j'avoue n'avoir malheureusement pas tous conservés.

J'ai fréquenté l'école communale de Noirterre ou un maître dévoué nous inculquait des principes justes qui tentaient de faire de nous de futurs bons citoyens et de bons Français. A part de rares exceptions, tous mes camarades d'école qui ont suivis ses leçons, sont devenus, ce qu'il cherchait à faire de nous. Aussi dans cette commune on ne rencontre pas encore (1928) de ces sectaires de toutes nuances qui sont, à mon avis, un des plus grands fléaux de l'humanité. Celui qui met la haine au coeur des hommes est un grand criminel.

Le monument aux morts de la commune de Noirterre est le plus beau de toute la région. Il a été l'oeuvre de la paroisse et de la commune associée ensembles. Le maire très laïc et le curé très pieux n'hésitent pas à se tendre la main pour venir en aide aux malheureux et en général pour le bien de tous. Que les fêtes soient laïques ou religieuses c' est toujours la même gaîté et le même entrain.

Cette belle entente est possible parce que tous les hommes de la localité ont reçu à la même école les sentiments d'honneur, de tolérance et de respect à autrui, que le même instituteur honnête et dévoué leur a enseigné pendant plus de 30 ans.

Aussi je reconnais aujourd'hui, que seule l'éducation permet à l'enfant de pouvoir devenir ce que par définition, on appelle: Un homme, c'est à dire un être sensé et intelligent, pouvant élever sa pensée au-dessus de la matière vile et raisonner par lui même librement.

Le peu de bien-être et de bonheur que nous trouvons sur la terre, nous le devons en grande partie à la civilisation qui règle en quelque sorte, automatiquement et d'après une morale convenue d'avance, les droits et devoirs de chaque individu. Mais les civilisations vieillissent comme toutes choses et le facteur temps agit là comme ailleurs. Pour entretenir un feu, il faut à temps voulu lui fournir du combustible.

De même, pour que la civilisation actuelle ne périsse pas, il faut donner aux enfants une éducation solide, basé sur des principes de haute moralité. Il faut les tenir éloignés des basses luttes de la vie, leur former un coeur noble, doux et bon. Cette jeunesse enthousiaste, honnête et sincère qui chaque année sortira des écoles, ramènera peu à peu l'humanité vers une meilleure compréhension des choses. Par des moeurs plus douces, plus honnêtes, elle rendra la vie plus belle et plus agréable. Comme un combustible nouveau ravive la flamme d'un foyer, elle redonnera une vigueur nouvelle à l'esprit de civilisation.

Rentré à l'école à 8 ans, j'y suis resté 3 ans. A 11 ans, je du quitter l'école pour aller travailler aux champs avec mes parents. « Il en sait bien assez long pour faire un paysan! » Disaient-ils. Néanmoins je suis retourné en classe pendant 2 hivers encore. De novembre à février. Puis, les mauvaises années étant venues, mes parents furent contraints de quitter leur fermage. Et je dus pendant 2 ans de suite me « gager » dans des fermes: j'avais 13 ans.

De 1900 à 1904 j'ai vu là ce qui s'appelle la vraie misère. La malchance s'acharnait sur mes pauvres parents, rien ne leur réussissait, mais j'étais à la meilleure école qui puisse exister pour un enfant. Jamais je n'ai entendu un mot de colère ni de découragement sortir de la bouche de mon père. En 1900 j'ai vu mes parents vendre une paire de boeufs de labour en pleine force pour le prix de 450f!!!

Mes modestes gages étaient engloutis dans le budget familial., Aussi lorsque je voulus rentrer en apprentissage, mes parents, ma mère surtout, s'opposèrent-ils énergiquement à mon projet. Il fallut que le patron à qui je m'étais adressé vint lui-même leur proposer de me prendre deux ans en échange de quoi, il leur verserait immédiatement 200 francs.

Je rentrais donc, à l'âge de 15 ans, comme apprenti dans une maréchalerie serrurerie. Il fallait tout faire dans cette maison: forge, ajustage, machines agricoles, bicyclettes etc... Dans beaucoup de campagnes, le maréchal doit être apte à tout faire: ferrer un cheval, réparer un poêlon et fabriquer une charrue.

J'ai appris là les 1 èrs rudiments de forge et d'ajustage, un patron rude et travailleur. La journée: De 5 heures du matin à 19 heures le soir, une heure pour le déjeuner du tantôt. Il était parfois bien pénible en hiver de se lever à 4 h ½

Lorsque mes 2 ans furent terminés, je partis « faire mon tour de France » Bien petit tour! J'ai travaillé dans plusieurs départements: Deux-Sèvres, Vienne, Indre-et-Loire, Maine-et-Loire etc... Dans mes diverses pérégrinations j'ai appris non seulement mon métier, mais aussi à connaître un peu la vie.

Etre quelquefois sans travail et sans argent forme le caractère d'un jeune homme;

A mon départ ma mère m'avait dit « Tu vois notre situation: Ton père continuellement malade, sans aucun avoir que notre travail, il ne faut pas revenir ici sans argent, à moins que tu ne sois malade ».

J'ai voyagé pendant 2 ans, j'ai passé de rudes quarts d'heure, j'ai fréquenté de bien tristes sociétés, notamment à Chinon (Indre-et-Loire) mais je suis heureux aujourd'hui de pouvoir dire: je n'ai même jamais eu l'idée de mal faire. Pourtant dans ce même Chinon je me suis trouvé bien souvent en contact avec la lie de la société. L'atelier, ou je travaillais, était placé au milieu du quartier le plus mal famé de la ville: le Coteau. J'ai vu partager par de véritables bandits de l'argent, qu'une vache volée à un paysan un jour de foire, avait rapportée. J'ai assisté à des scènes que je rougirais de rapporter ici. Tout cela m'a montré à quel degré de bestialité, de lâcheté et de bassesse peuvent toucher des hommes ignorants et sans conscience. Tant d'horreurs ont révolté ma conscience et m'ont fait prendre la vie en dégoût.

A 19 ans j'ai subi une forte de crise de rhumatismes articulaires et je dus rentrer à la maison paternelle ou j'ai trouvé les soins qu'une mère seule peut donner à son enfant.

J'allais ensuite travailler comme premier compagnon à quatre kilomètres de mon pays natal où j'ai passé vingt mois parmi les plus heureux de ma vie. Geay.

Me voici à 21 ans! Age ou l'on est, ce qui est convenu d'appeler un homme, car en ce qui me concerne, je n'étais encore qu'un enfant. Je n'avais pas eu beaucoup à réfléchir, la vie me semblait toute simple et facile l'avenir! Je n'y pensais pas du tout, j'allais être soldat. Après?... C'était le vague.

Je fus incorporé au quatrième bataillon d'artillerie à pied à Verdun. Cette incorporation fut pour moi une désillusion. J'avais appris la maréchalerie dans l'espoir d'exercer mon métier au régiment, et qui sait? J'aurais peut-être pu devenir brigadier-maréchal et faire ma carrière. Car n'ayant pas de capitaux pour m'établir patron, je me voyais compagnon toute ma vie. En tous les cas je me serais tout au moins perfectionné dans mon métier. Si par moi-même, j'étais porté à l'insouciance inhérente à mon âge, j'avais reçu d'un de mes patrons Monsieur Bigaut à Boeuvres (Vienne) le conseil d'essayer de faire ma carrière militaire comme maréchal.

Lors de mon inscription comme conscrit à la mairie de Noirterre, on m'avait remis une feuille de renseignements ou je devais inscrire mes desiderata. Je demandais donc à servir dans l'artillerie à cheval. Un facétieux employé de recrutement voyant que j'étais inscrit comme maréchal et que je demandais une arme montée, s'empressa de me verser dans un régiment à pied.

A mon départ au régiment, je possédais en tout et pour tout: 250f J'avais 50 f économisés péniblement sur mes mois d'ouvrier et 200 f que j'avais gagnés en me louant deux mois dans une ferme pour la maison et les battages. Ces deux mois furent très durs à passer car je n'avais plus l'habitude de ce genre de travail: Moissonner à la faucille!!

Me voici à Verdun (caserne Marceau) à six kilomètres de la ville.

A ce moment là ma situation était la suivante: J'avais un métier donc je connaissais ce qu'un jeune homme peut en connaître à20 ans. Pas d'instruction, 250 f d'avoir!

Alors j'ai commencé à réfléchir. Si la vie militaire à des défauts, elle possède aussi de très grandes qualités. Elle forme en quelque sorte le caractère d'un homme.

Que pouvais-je faire? D'un coté finir d'apprendre mon métier puis continuer d'être compagnon à 50 francs par mois. De l'autre, me rengager pour faire ma carrière militaire. Toutefois pour ce dernier parti, une grosse difficulté m'arrête. Je sais à peine lire et écrire. Néanmoins on demande des volontaires pour suivre le peloton des élèves brigadiers. Je me fais inscrire, de cette façon, je pourrais plus tard, agir suivant les circonstances. Les ignorants ne doutent de rien. Combien d'hommes arrivent par leur audace et leur jactance.

Je commence le peloton et comme je n'ai pas d'argent pour sortir avec mes camarades, j'apprends la théorie. En partant au régiment j'avais laissé 200 f à mes parents pour qu'ils ne les envoient au fur et à mesure des besoins. Hélas je les savais bien gênés!

Au bout de 2 mois j'étais classé le numéro 2 du peloton. Le sous-officier qui nous dirigeait, « Maréchal des Logis Lucianni », me prit à part et me demanda ce que je comptais faire. Je lui confiais ma situation et mon ignorance et je lui demandais conseil. Il me fit faire une dictée d'environ 20 lignes, et me fit poser la division suivante qu'il me pria de résoudre:

988,630 | 3,1416

J'ai fait 16 fautes dans la dictée et n'ai pu résoudre le quotient de la division.

A SUIVRE...

1928

CURRENTE CALAMO.

Au courant de la plume

(Ecrit en 1928 par Georges Ernest CHARGE - Branche M.C.M.)

(Suite du numéro 39)

Après avoir fait 16 fautes dans la dictée et devant l'impossibilité de résoudre la division, le Maréchal des Logis LUCIANNI me dit alors ceci: « Il faut essayer de faire votre carrière militaire, c'est la seule issue que je vois à votre situation. Je vous prêterai des livres et vous aiderai, mais si vous ne travaillez pas, je vous foutrai dedans et vous viderai du peloton ».

Mon cher LUCIANNI, si aujourd'hui je pouvais vous revoir, comme je serais heureux de vous serrer la main et vous dire « merci ».

Au 1er Mars 1910, je fus versé au 5ème Régiment d'Artillerie. Il y eut de durs moments à passer: marches, manoeuvres par tous les temps et sans arrêt. Discipline sévère. Ce seul exemple pourra le montrer. Le règlement veut que lorsqu'une troupe s'arrête, chaque soldat retende la bretelle de son mousqueton pour former les faisceaux. Au retour d'une marche au Fort de Genicourt, par une chaleur atroce, alors que nous avions déjà fait, sac au dos, plus de 30 km des candidats ayant omis de retendre leur fameuse bretelle se sont vus infliger 2 jours de salle de police. Le soir, après 35 ou 40 km de marche, les pieds en sang, les « punis » ont du aller se coucher sur le « bat-flanc ».

Et pourtant, quel entrain nous avions, quelle gaieté! Aussi ai-je pu continuer le peloton jusqu'à la fin ou je me suis classé 1er de ma Batterie et 22ème au classement général sur 120 élèves.

Nommé Brigadier, puis enfin Maréchal des Logis, je me suis rengagé pour 3 ans en 1911.

En 1913 et en 1914 je me trouvais à Toul comme instructeur. Entre temps, je suivais les cours d'instruction générale. La 1ère fois que je me suis présenté au cours, je n'y comprenais rien. Ce n'était pas cela la géométrie que j avais faite à l'école de NOIRTAIRRE!

Il est des moments pénibles dans la vie, ce sont ceux où il nous faut à tout prix surmonter un obstacle...infranchissable à nos yeux.

En 1913 je fus envoyé au camp de CHALONS pour former un Parc Annexe, près de la gare de CUPERLY. J'ai passé quelques mois dans ce camp à coucher sous la tente et j'ai réfléchi que, si la vie de célibataire avait pour elle la liberté, l'insouciance elle avait aussi la part de tentations néfastes.

JE me suis donc marié le 11 octobre 1913 à MONTS SUR GRESNES (Vienne) avec Mademoiselle Jeanne MESSEREAU. J'avais connu ma chère fiancée en 1905 lorsque je travaillais dans son pays

Depuis 10 mois nous étions installés, heureux tous les deux, 4 Rue de la Vieille Prison à Verdun.

J'avais été détaché au « Parc à Ballon » comme élève-pilote de dirigeables, lorsque le Dimanche 26 juillet 1914, en nous promenant rue Mazel, nous avons vu affiché en grosses lettres à la porte d'un marchand de journaux « L'AUTRICHE A DECLARE LA GUERRE A LA SERBIE ».

Là, en réfléchissant, j'ai compris que la guerre était possible. Hélas! Les événements se précipitèrent à un tel point que 8 jours plus tard, je me trouvais mobilisé de fait, au Fort de LANDRECOURT. Le samedi 1er Août, vers 15 heures, le télégraphiste du Fort vint nous présenter la bande télégraphique qu'il venait de recevoir: ORDRE DE MOBILISATION GENERALE, le 1er jour est le DIMANCHE 2 AOUT? Signé POINCARE.

Lorsqu'en 1913, je me trouvais au Camp de CUPERLY, des essais de tir à longue portée avaient lieu. C'est tirs étaient observés par des avions. Un capitaine du 8eme Régiment d'Artillerie, imbu des idées du jour, me demande un matin: « Eh bien jeune homme! Que pensez-vous de ces tirs? » Je lui répondis que si nous avions la guerre, il nous faudrait beaucoup de canons à longue portée et à tirs précis. Il rit et me dit: « Mais si vous tirez à 20 km, comment pouvez-vous observer où tombent vos coups? » Je lui montrai un avion qui passait au-dessus de nous: « Et avec ça? » Alors il s'est esclaffé et me répondit: « Vous croyez à cela vous? Oh c'est bien de votre âge! Moi je vous dis que nous ne verrons plus de guerre et supposant le contraire, 15 jours après la déclaration, il n'y aurait plus un seul aéroplane et les tirs efficaces se feront de3.000 à 3.500 m. Et notre canon de 75 est largement suffisant! »

J'en étais abasourdi...

Affecté à la défense de Verdun, j'ai vu nos premiers revers: Défaite d'ETON, Retraite de DAUVILLERS etc...J'ai vu ce qu'on appelle des troupes démoralisées... des régiments à la débandade, arrêtés par les gendarmes.

J'ai vu avec un déchirement au coeur partir ma femme chérie avec les dernières troupes et bientôt les canons de la Place se mirent à tonner. Le 7 septembre au soir tous les forts de Verdun tiraient. Nous regardions de la Citadelle les obus tomber sur le Fort de GENICOURT. La ville était presque investie et, en tous les cas, coupée de toute communication.

Sans lettres, sans nouvelles, le canon tonnait sans arrêt. Il fallait voir ces rassemblements se former dès qu'apparaissait un planton et qu'on affichait la moindre nouvelle.

Chaque jour, des canons et des munitions partaient de l'Arsenal vers SOUILLY. Il fallait voir les chevaux de réquisition tirer en bricole sur les canons et les chariots. Ces pauvres bêtes habituées au collier ne pouvaient souffrir leur nouvel attelage. Un jour 14 chevaux ne sont pas arrivés à démarrer à plat- un canon de 155. Les canons que nous possédions avaient été construits pour tirer dans les Forts, sur des plates-formes spéciales. Aussi en campagne, c'était incroyable de voir tirer ces gros canons, à même le sol des routes, muni seulement de sabots d'enrayage tout juste bons à retenir la pièce dans une descente.

Les 8 et 9 septembre, ce fut sur tout le front autour de VERDUN, une canonnade épouvantable. Dans la nuit du 7 au 8, des camarades qui étaient en popote avec nous aux casemates de la Citadelle sont partis avec une batterie de 95. Nous ne savions toujours rien. Le 9 Septembre, vers le soir, on nous annonce que nous avions fait 6.000 prisonniers et que les Allemands avaient reculé de 20 km.

Mon Dieu! Dans ces moments-là, que de fausses nouvelles on entend, que de racontars! Comme chacun se passionne pour peu de chose!

Un camarade vous glisse à l'oreille: « Paraît que le général Joffre a été fusillé, c'était un Allemand... » Un autre: « Tu sais parmi les cadavres, on a retrouvé MAX-LINDER (artiste de cinéma très en vogue en 1914) » Et des quantités de sottises de ce genre.

Un communiqué nous avait fait connaître l'ordre de général JOFFRE: « Quand je donnerai l'ordre d'attaquer, toute troupe qui ne pourra plus avancer devra coûte que coûte conserver le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer ».

Ordre du jour horrible!

Après avoir vu d'un moment à l'autre l'anneau ennemi se resserrer autour de VERDUN, la nouvelle se répandit comme une traînée de poudre, que nous avions gagné la bataille de la MARNE.

VERDUN débloqué, l'arrivée des lettres, un peu d'espoir, il n'en fallait pas plus pour nous faire reprendre courage, et pourtant, à quel prix avions-nous été vainqueurs?

Il fallait pendant-et même après la guerre- suivre le champ de bataille de VERDUN à PARIS en passant par LA FERE CHAMPENOISE? MONTMIRAIL et SEZANNE!! Là, on pouvait se rendre compte combien de malheureux s'étaient fait tuer sur place plutôt que de reculer. Des tombes! Partout des tombes!!

Mais hélas la guerre n'était pas finie. Ce fut ensuite la longue guerre d'usure où, d'un coté comme de l'autre on « entassait » des cadavres humains.

Le 20 janvier 1915, j'ai appris à la Citadelle de VERDUN, où j'étais revenu pour quelques jours, la naissance de mon petit Jean.

Le premier contact que j'ai pris avec l'ennemi fut le 2 octobre 1914. Après avoir depuis le 28 juillet couru d'un fort à l'autre à la recherche d'un dirigeable, j'avais été envoyé avec un projecteur de 90 cm à la disposition de la 42ème Division d'Infanterie d'HAUTDIOMONT, près de VERDUN, au moment où les Allemands venaient de prendre St MIHEL.

Le 2 octobre au matin, des obus percutants tombaient tout près de l'abri où nous étions. Vers le soir, le colonel, commandant provisoirement la division, est venu nous voir et il me donna l'ordre d'aller me placer sur la hauteur de BLUSES, au-dessus du village. Mais en montant la côte qui était rude, l'embrayage du véhicule se mit à patiner et je ne pus me rendre à destination. Avec mes 5 hommes j'ai passé la nuit dans le fossé près de la voiture. Le lendemain un autre est venu me remplacer et une voiture de l'arsenal de VERDUN nous prit en remorque pour nous ramener à la Citadelle. Les obus allemands faisaient un bruit formidable. Ils étaient « démoralisants ». Toutefois, si je ne « crânais » pas, je n'ai pas ressenti ce qui peut s'appeler de la peur. Mes 5 hommes aussi s'étaient bien comportés.

L'hiver vint et la guerre continuait toujours. Souvenez-vous... « elle ne devait durer à peine trois mois...!! ».

Après réparation de mon projecteur, je fus envoyé aux ouvrages de CIVRY-LA-PERCHE où, dans un gourbi infect je suis resté 2 mois. Nous étions tous les 6 parfois dans 15 à 20 cm de neige. Il faisait un froid terrible;

Vers le 15 décembre nous fûmes ramenés à VERDUN et ensuite, tous les 2 jours nous allions prendre position soit contre avions, soit pour éclairer d'autres positions. Nous passions la nuit à la belle étoile à guetter par vingt degrés au-dessous de zéro, ou bien camouflés dans des trous où il pleuvait comme dehors. Tout l'hiver 1914-1915 se passa ainsi.

Un matin, en repartant de la position, une roue de mon projecteur est tombée dans un trou d'obus qui, pendant la nuit, avait défoncé la route. Comme nous étions à environ 2500 mètres des lignes ennemies, je m'attendais d'un moment à l'autre à une rafale de balles ou d'obus. Un sergent d'Infanterie qui passait avec des hommes est venu à mon secours. Je sortis enfin de ma situation difficile, mais il faisait presque clair. Aussi après avoir passé FRESNES-EN-WOEVRE, mon projecteur fut pris à partie par des rafales de 77 fusants. Ce fut de vilains moments. Je ne sais comment nous avons passé à travers la chicane qui barrait l'entrée du village de MAUHEULES... Nous avons pu regagner HAUTDIOMONT sans dommage. Hélas, ce dernier village était lui même bombardé deux à trois fois par jour. Quelle vie dans ce malheureux village!

L'attaque des EPARGES battait son plein. Ce n'était que morts, et blessés que nous aidions à soigner. Chaque jour il y avait à l'église un enterrement collectif. Nous faisions devant le choeur des pyramides de cadavres! L'aumônier disait la messe, puis des territoriaux arrivaient et transportaient les morts.

Un soir avec mes hommes nous étions allés voir la fosse commune lorsque des obus de 150 sont tombés près de nous. A chaque arrivée, nous nous couchions tous les quatre dans un sillon. Un lieutenant d'Infanterie se moquait de nous en nous disant que les artilleurs étaient des froussards. Au même instant arrive un obus. Le lieutenant, lui, est resté debout, appuyé à un prunier, et, avec mes hommes, nous nous sommes couchés dans un sillon. L'obus est tombé à 10 mètres de nous. Nous n'avons eu aucun mal, mais le malheureux lieutenant avait été coupé en deux en même temps que le prunier.

Au bout d'un mois de cette vie nous sommes rentrés à VERDUN.

Parti en suite au Fort de MOULAINVILLE, j'ai obtenu vers le 15 Août un e permission de quatre jours. Pauvre misère! Il fallait vingt-quatre heures de chemin de fer pour aller de VERDUN à IS-SUR-TILLE. J'ai couché sur le quai de la gare de DIJON. Quatre jours! Mon Dieu! Comme c'était court.

Un an que je n'avais pas revu ma femme! Quatre jours! ET se séparer de nouveau... Quel déchirement de coeur! Enfin cela m'a permis de voir mon petit Jean que je ne connaissais pas encore.

Vers le 15 septembre je fus envoyé au village de PAROCHES près de ST MIHEL.

Là, pendant six mois, nous avons vécu la vie de fantassin. C'est à ce poste que j'ai reçu ma première tenue bleu-horizon avec un casque de fantassin. Nous étions quatre jours en ligne dans une sape où il pleuvait comme dehors. Le jour il fallait rester terrés car

nous étions à 7 ou 800 mètres des tranchées et particulièrement en vue; La nuit j'allais dans un observatoire placé à environ 300mètres des Allemands.

Puis nous descendions quatre jours au repos aux Fours à chaux de DOMPTCEVRIN à 3 000 mètres des premières lignes. Pas de lumière, pas de feu. Nous allions à la pêche dans la Meuse où il arrivait parfois que les balles des mitrailleuses allemandes sifflaient par-dessus nos têtes;

Le 1er janvier 1916 les Allemands, ayant par bravade, tiré douze coups de canon sur la tranchée de MALINBOIS, les batteries de chez nous ont tiré des séries de douze coups sur les tranchées et caserne de CHAUVONCOURT d'où tiraient les allemands. Ceci se passait à minuit (nuit du 31 décembre au 1er janvier). C'était lugubre et effrayant. Dans l'espace d'un quart d'heure, plus de cinq cents obus sont tombés sur les Allemands à moins de 1 000 mètres de nous.

Le 1er mars, j'ai reçu un message téléphoné qui me prescrivait de me rendre avec mon projecteur à BAR-LE-DUC à la Direction des Etapes et Services (D.E.S.) qui me donnerait ma nouvelle destination;

Emmener avec nous le projecteur enterré à cinq mètres de profondeur sous un chemin, nous donna beaucoup de soucis. Quel travail! Quelle nuit! Le dernier pont établi sur un boyau qui longeait la route s'est rompu au passage des roues arrières de la voiture et le bruit ont fait déclencher une rafale de balles qui prenaient la route en enfilade.

Arrivés à BAR-LE-DUC vers onze heures du matin, plein de boue, exténués et grelottants nous sommes allés déjeuner dans un restaurant (restaurant de l'Arbre Vert, je crois) où l'on nous a fait place près d'un bon feu et servi notre repas sur une nappe blanche!

Après avoir déjeuné, je suis allé à la D.E.S. où j'ai reçu l'ordre de me rendre à SOULLY. L'attaque de VERDUN battait son plein. Il n'y avait pour ravitailler cette partie du front que la route de BAR-LE-DUC à VERDUN. Des milliers de cantonniers travaillaient sur la route. Ils l'empierraient sans arrêt et l'élargissaient au point que trois à quatre camions pouvaient y circuler de front. C'était LA VOIE SACREE, celle qui a sauvé VERDUN.

A BAR-LE-DUC nous nous sommes engagés dans la file des voitures et vers seize ou dix-sept heures nous arrivions enfin à SOUILLY. IL faisait noir, il pleuvait à torrent.

Là le chef d'Escadron DESVAUX nous a vivement félicités, mais il nous fit faire demi-tour, nous prescrivit de regagner BAR-LE-DUC et de me représenter à la D.E.S. Nous voici repartis pour BAR à dix- neuf heures, mais la neige s'étant mises à tomber, nous ne voyions plus devant nous, nous tombions de sommeil et de plus nous étions embouteillés par les convois de sorte que nous avons du coucher en route à ISSENCOURT où une brave vieille femme nous a donné sa grange pour loger le projecteur et un grenier pour nous coucher. En reculant la voiture dans la grange, le terrain était tellement glissant que j'ai détérioré une des grandes portes. Nous avons au moins travaillé deux heures pour la réparer. Après avoir soupé d'un peu de « singe » et de pain mouillé nous nous sommes couchés dans le foin tous les cinq, serrés les uns contre les autres, mais le vent chassait la neige à travers les tuiles de telle sorte qu'elle nous tombait sans arrêt sur la figure. Nous n'avons guère pu dormir.

Le lendemain 3 mars, arrivés à BAR-LE-DUC, le capitaine qui me reçoit à la D.E.S. me dit de me rendre à la D.S. (direction des services). Je me présente au commandant c'était le directeur de la D.S..

Il m'envoie à la ferme ST ROC où se trouvait une section d'auto-canons. Le capitaine commandant cette section nous fit installer à la Ferme de POPEY près de la ville. Nous étions dans une sorte de château et dame! Nous y avons passé une nuit délicieuse. Le surlendemain un motocycliste est venu nous prévenir que nous devions nous rendre à VERDUN- caserne BEVAUX- nous mettre à la disposition de la 3ème section d'autos-canons.

Nous avons traversé la ville de part en part et avons couché au manège COLBERT. Le lendemain le lieutenant HERRENSCHMIT nous fit placer aux carrières de GRIMOIRIE près du fort d'HAUDINVILLE.

VERDUN! Quelle attaque! Quelle horreur! Marmitage sans arrêt, jour et nuit, devant nous, derrière, des obus et encore des obus. Des chevaux tombés dans tous les coins, partout des voitures brisées, abandonnées.

Chaque jour nous allions chercher notre ravitaillement au manège COLBERT. Un tantôt, deux de mes hommes LOTH et DUVIVIERS revenaient à travers le champ de manoeuvre en portant le déjeuner. Comme je les voyais peiner, je partis au-devant d'eux. En chemin je trouve le maréchal de logis CITRY, je lui cause quelques instants je le quitte et j'avais à peine fait cent mètres qu'un obus de 130 vint éclater à quelques pas devant mes deux hommes. DUVIVIERS n'avait aucun mal mais LOTH complètement défiguré était mort sur le coup.

Des carrières d'HAUDINVILLE j'ai vu brûler VERDUN, quartier par quartier. Un jour je suis allé voir le petit logement que nous occupions avant la guerre au 4, rue de Vieille Paroisse. Tout y était sans dessus dessous, tout avait été fouillé, les meubles forcés et ouverts. Que de choses avaient disparu!

Un soir comme nous étions aux pièces, une batterie placée derrière nous fit sauter le grand dépôt allemand de munitions de DANVILLERS, spectacle lugubre et terrifiant. Le ciel était tout rouge et parfois on avait l'impression que la terre tremblait.

Enfin le 26 avril nous avons été retirés de cet enfer et nous avons reçu l'ordre de rallier le manège COLBERT. Les canons de la section partirent en réparation et de mon coté, je partis en permission pour la deuxième fois. Quelle joie de revoir les siens! Cette fois-ci les permissions étaient de six jours. Mon Dieu comme c'était court!

De retour à OSCHES j'ai assuré pendant quelque temps le ravitaillement de plusieurs sections d'auto-canons. Ce fut ensuite la bonne vie pendant près d'un mois. La nuit, quelques avions à éclairer et le jour des promenades dans les bois où nous trouvions des asperges et des fraises à profusion.

Dans les premiers jours de juin la 3ème section reçue:
1- Une citation à l'armée.
2- Des autos-canons neufs.
3- Du personnel de renfort.

Aussi après quelques jours d'exercices et de manoeuvre reçut-elle l'ordre d'aller se placer près de DOMBALLE EN ARGONNE.

A notre arrivée il a fallu construire des cagnas à flanc de coteau et nous installer. Comme matériaux il fallait se débrouiller. Profitant de départ d'une T.M (section de transport automobile) j'ai pu récupérer une quantité de matériaux, ce qui me permit de construire une petite cagna individuelle. Au bout de quelques jours, nous avons réussi à nous aménager un cantonnement. Nous l'avons appelé le « DOMAINE SAINT JEHAN ». UN après-midi je vis une immense fumée noire s'élever de derrière la côte. C'était effrayant. Au même instant une déflagration formidable ébranla l'air. Le dépôt de munitions de DOMBASLE EN ARGONNE venait de sauter. Plus de 200 000 obus de tout calibre. Cinq terribles explosions se sont suivies à une heure d'intervalle. A la place de dépôt, il ne restait plus que des entonnoirs immenses. Des hommes employés dans le dépôt, des voitures avec chevaux, plus rien; On n'a retrouvé aucune trace. Les Parents des malheureux hommes ont reçu sans doute un avis portant la mention « Disparu ».

Un jour la 3ème section reçue l'ordre de se rendre à CHANTILLY, près de PARIS mais nous hélas! Nous restions sur place et nous étions rattachés à la 40ème section d'autos canons, venue remplacer la 3ème.

Le 1er octobre 1916 je fus versé sur place, avec toute mon équipe au 62ème régiment d'Artillerie de campagne auquel était rattachée la D.C.A. Ce ne fut pas sans un serrement de coeur que je quittai mon vieux 5ème régiment d'Artillerie à pieds auquel j'appartenais depuis sept ans.

Vers cette époque il fut décidé que les Poilus auraient sept jours de permission tous les trois mois. Je voyais ainsi se rapprocher le jour où pour la 3ème fois je pourrais repartir voir les miens. En attendant les journées se déroulaient ainsi: Lever à dix heures, déjeuner, vérification du projecteur, promenades dans les bois, souper et veillé à jouer aux cartes (à la bourre) avec des méridionaux du génie jusqu'à deux ou trois heures du matin.

Un après-midi, c 'était vers le 10 novembre, une bande de dix-sept sangliers est venue traverser notre cantonnement. Ils allaient tellement vite qu'il nous fut impossible de le tirer. Nous avons vivement téléphoné aux fantassins qui étaient en avant de nous. Ils ont mis une mitrailleuse en action et ils en ont abattu six. Le soir nous en avons reçu un entier. Nous avons gardé les deux jambons et avons donné le reste à la section. Nous nous en sommes régalés de toutes les façons: grillé, en marinade...

Dans les derniers jours de décembre je suis parti en permission. Je suis allé à pieds de DOMBASLE à CLERMONT EN ARGONNE. Ma femme habitait MONTBAZON avec sa mère, sa grand-mère et ses deux soeurs. De là, nous sommes allés à NOIRTERRE, j'ai pu ainsi passer le nouvel an en famille, que de douceur!! En repassant à THOUARS, j'ai vu une jeune infirmière qui quêtait pour la croix rouge, à coté d'elle se trouvait un jeune et solide gaillard qui lui servait de cavalier... Il ouvrait devant elle les portières du train; il faut croire que j'étais de bien bonne humeur, je ne les ai pas « engueulé ».

Hélas! Sept jours ne sont pas bien longs surtout lorsque l'on est heureux, il me fallut repartir vers le front. Vers le 20 janvier, le commandant de la D.C.A. de la 2ème

armée (comandant DEVAUX) est venu nous prévenir que nous allions partir de DOMSBALE, comme toujours, vers une destination inconnue.

Nous sommes partis le 25 janvier dans 30cm de neige, par un froid très vif. Notre première étape était VOÏD (Meuse) où nous sommes arrivés à 21 heures. Le fourrier avait bien fait les choses et j'ai couché dans un bon lit. Le lendemain: VITRY LE FRANCOIS. Là, j'ai couché dans un horrible boui-boui près de la gare: chambre sale, lit sale, bruit toute la nuit, quelle horreur!

Troisième étape: AULNAY SUR MARNE. Journée mauvaise. Il fait un froid de plus en plus dur; tout gèle, le pain, le vin, les légumes. A AULNAY nous avons fait un bon souper: douze francs par tête, un rien! (Aujourd'hui en 1928, cela représenterait 50f.); La quatrième étape: JONCHERY-SUR-VESLE par EPERNAY et REIMS, fut la plus pénible, le froid était encore plus vif que la veille, une bise glaciale nous cinglait la figure et, sans arrêt... des convois... des embouteillages...

Le soir nous sommes allés coucher près de la ferme du GOULOT, sous une toile transparente, on voyait les étoiles à travers, sans feu ni paille, par vingt- trois au-dessous de zéro? J'ai claqué des dents toute la nuit, impossible de dormir, toutes les heures il fallait se relever pour battre la semelle.

Depuis OSCHES j'avais adopté un chien « KIKI », il s'est fait écraser par un camion le dimanche 28 janvier 1917.

Après MONTIGNY où j'ai eu un orteil gelé qui m'a fait souffrir durant quinze jours, nous sommes allés nous installer entre JONCHERY et PROUILY sur la route de PERY. Nous étions logés dans des baraques de bois vert... Nous étions là, encore plus mal qu'a MONTIGNY.

Avant de partir de DOMBASLE EN ARGONNE, le 27 décembre, la 40ème section avait abattu un avion allemand à la ferme de VERRIERES. Aussi le lieutenant PAYELLE comandant la section est-il nommé capitaine;

En fin vers le 20 février arrive le dégel et aussi... des lettres!! Aussitôt, commencent les préparatifs d'une grrrr.... ande offensive!!!

Entre temps je suis allé deux fois a PRIS à la section technique chercher des projecteurs. C'était de gros appareils avec des miroirs de 120 à 150 cm

Le 12 avril 1917 je fus nommé adjudant et chargé d'organiser un groupement de projecteurs, rattaché à la 40ème section d'autos-canons.

Puis voici la fameuse attaque du 16 avril, dite du « CHEMIN DES DAMES », véritable désastre où pas mal de politiciens ont joué un rôle plus que douteux. L'ennemi savait exactement ce que nous allions faire, et avait préparé une riposte terrible.

A SUIVRE...

CURRENTE CALAMO.

Au courant de la plume

(Ecrit en 1928 par Georges Ernest CHARGE - Branche M.C.M.)

(Suite du numéro 40)

Le 16 Avril, voici la fameuse attaque dite du « CHEMIN DES DAMES ». L'ennemi savait exactement ce que nous allions faire et, avait préparé une riposte terrible.

C'est à cette attaque que j'ai vu fonctionner de près le Service de santé, véritable honte de l'armée Française.

En face de nous, se trouvait installé l'H.O.E. de PROUILLY. Dire que j'ai vu là autant de désordre, d'incohérence, c'est impossible à décrire. Des blessés abandonnés mourants sur des brancards, des malheureux que la soif dévorait, avec des plaies béantes, couchés à même le sol. Il y avait parait-il quatre-cents infirmiers, on n'en voyait pas vingt, sur les cents-vingts médecins, quinze à peine s'occupaient des blessés. Quant aux dix-sept infirmières??...Néant. Seules douze ou quinze dames de la Crois-Rouge (bénévoles) faisaient leur devoir.

Hélas! Que pouvaient quinze médecins, vingt infirmiers et vingt infirmières pour vingt à trente mille blessés qui sont passés là en l'espace de huit jours?

Avec mes hommes nous avons passé deux jours et trois nuits à soigner ces malheureux, à les descendre des ambulances et à les embarquer dans des trains sanitaires. Je n'oublierai jamais les horreurs que j'ai vues là. Ces pères de famille, ces jeunes gens en agonie, se tordre dans les derniers spasmes, voir ces pauvres yeux se retourner! Et personne pour les assister dans ces terribles moments, les uns appellent leur femme par leur petit nom, d'autres leurs enfants, leurs parents! Cela crevait le cœur. J'en ai conclu que Dieu seul inspire la pitié, sans religion sincère, pas de dévouement, même en payant!!

Vers la fin d'avril je fus envoyé, pour quelques jours, pour commander, près de PROUILLY une section de mitrailleuses contre avions, puis la 40ème section d'auto - canons est venue s'installer sur le flanc Ouest de PROUILLY.

La nuit qui a précédé ce déménagement, un obus allemand est venu faire sauter un dépôt de munitions près de la gare de JONCHERY: 30.000 obus. Joli feu d'artifice!

Deux jours après, un avion allemand est venu incendier en plein jour, les quatre ballons d'observation (saucisses) qui étaient placés dans la Région. Les observateurs se jetaient en parachute, mais la dernière saucisse incendiée est venue en brûlant toucher le parachute d'un lieutenant observateur. Ce malheureux est venu s'écraser sur le sol.

Le 2 Mai 1917 un avion ennemi est venu bombarder la ferme de Montazin où la nuit d'avant un de mes projecteurs avait pris plusieurs de leurs avions dans son faisceau. Cette ferme était en outre remplie de prisonniers allemands qui travaillaient à l'entretien des routes. Une bombe en a tué 39 et blessé une soixantaine, de plus la même bombe a coupé les commandes à distance du projecteur.

Vers cette même époque je fus chargé de réaliser pour les gros projecteurs des commandes à distance. Je suis allé à EPERNAY et le G.P.A.5. (Grand Parc d'Artillerie de la 5ème Armée) installé à AY m'a confectionné d'après mes plans une commande à distance bifilaire qui a été adopté à la 5ème armée pour les projecteurs de 120 cm.

Le 14 Mai 1917, je suis encore une fois, parti en permission. Je suis allé en camions prendre le train à EPERNAY. Entre cette gare et CHATEAU-THIERRY, nous avons été suivis et mitraillés par deux avions allemands. Plusieurs officiers ont été blessés par balles. Le train était réservé aux officiers, aux adjudants et aux décorés de la Médaille Militaire, mais malgré tout, beaucoup de soldat permissionnaires montaient où ils pouvaient: marchepieds, fourgons etc...A LAGNY un de ces malheureux est tombé du train et s'est fait couper les deux jambes.

Je suis allé en permission à MONTBAZON, mais j'ai trouvé ma Jeannette, Jean et toute la famille qui m'attendait à la gare de Tours.

Après sept jours de bonheur, je suis reparti pour le front où je suis arrivé le 25 Mai avec un cafard terrible.

Le lendemain j'ai rencontré mon cousin BRAULT JEAN de CHICHE, cela m'a remis un peu de mon cafard. Mais ma permission n'arrête pas la guerre et me voilà de nouveau à travailler à l'installation de ma commande à distance.

Dans les premiers jours de juin, l'aviation ennemie se montre de plus en plus active. Le 3 juin j'ai assisté à un duel aérien pas ordinaire: Un avion allemand a tenu tête pendant trois-quarts d'heure à quatorze avions français, il est tombé près de TRIGNY. Le lendemain soir des avions ennemis, sans doute pour venger la mort d'un des leurs, sont venus lancer plus de deux cents bombes sur PROULLY, PERY, TRIGNY JONCHERY. Une bombe est tombée à vingt mètres de notre poste de commandement, heureusement les hommes étaient aux pièces, car leur baraque a été criblée d'éclats. Seul le cuisinier a reçu un petit éclat.

Les 10 et 11 juin j'ai passé de mauvais moments. Des troupes stationnées à CORNYCY sont passées ici; Pas d'officiers, les hommes crient! Hurlent l'Internationale. Un capitaine du 128ème d'infanterie veut leur parler, ils l'assomment à coup de crosse de fusil;

Le 27 juin j'ai exécuté mon premier tir sur avion allemand avec une section de deux auto-canons de 75. L'avion a fait demi-tour devant mon tir très bien réglé mais commencé trop tôt.

Au 1er juillet 1917 j'ai été appelé à JONCHERY SUR VESLE et chargé par le chef d'escadron commandant la D.C.A. de la 5ème armée, de la surveillance technique de tous les projecteurs de l'armée.

Près de POUILLY sur la route de VRIGNY, j'ai installé un petit atelier où avec quelques bons ouvriers électriciens, je me suis mis à la remise en état des projecteurs dont beaucoup avaient été employés à d'autres travaux qu'à éclairer les avions.

La remise en marche de ces appareils n'a pas été toute seule et j'ai eu plusieurs, coincements avec des commandants de section qui ne pouvaient admettre qu'un Adjudant donne des ordres, même techniques, à leurs équipes de projecteurs. En particulier à EPERNAY où un lieutenant (lt lore) m'a carrément fait faire demi-tour lorsque je me suis présenté à lui porteur d'un ordre de mission de l'état-major.

J'ai rendu compte de ce fait au chef de la D.C.A. de l'armée (ct DUCROS) et deux jours après je fus renvoyé de nouveau à EPERNAY où le lieutenant m'a reçu presqu'en camarade. J'ai d'ailleurs compris aussitôt les raisons de cet accueil chaleureux c'est que le matériel était dans un état lamentable et que les voitures servaient à conduire le lieutenant en ville trois fois par jour pour prendre son apéritif.

Le 17 juillet mon frère se marie et je suis au front à me morfondre devant les lampes à arc. C'est terrible la guerre! Il m'a été impossible d'avoir ma permission de détente et pourtant je suis parti le 25 du même mois!!! Il n'a pas été possible d'avancer ma permission de huit jours...

Cette fois je suis allé passer ma permission à PORT NAVALO dans le golfe du Morbihan où avec ma Jeannette et avec mon petit Jean, j'ai passé sept jours bien heureux. Un camarade de la 40ème section, le maréchal des logis SIRET, dont c'était le pays est venu nous installer à l'hôtel de RUYS où nous étions très bien. La mer, baignades, etc... Tout pour faire trouver plus amer le retour au front.

Dans le malheureux village de PROUILLY, les obus ont fait beaucoup de victimes et entre autres une malheureuse jeune femme, une évacuée de COMICY, qui a eu le ventre ouvert par un éclat d'obus. L'enfant est resté vivant, il a été transporté à l'H.O.E. de PROULLY, la mère est morte presque aussitôt.

J'arrive maintenant à ce que je crois être la partie la plus tragique de la guerre. Nous venons de nous faire massacrer au « Chemin des Dames » le 16 avril 1917. Les Russes ont fait la Révolution.

Cette première révolution (Mars 1917) permit aux allemands de nous bloquer au « Chemin de Dames » et la deuxième allait leur permettre d'écraser la Russie et la Roumanie sans coup férir et cela avec un simple rideau de troupe. Bientôt la paix de BREST-LITOWSK termina la guerre sur le front.

Notre aventure aux DARDANELLES qui a failli tourner au tragique est, elle aussi terminée. L'armée Serbe écrasée est à CORFOU, les Grecs, avec leur roi Constantin nous tirent dans le dos à SALONIQUE, les Italiens sont cloués sur place dans les montagnes du TRENTIN.

Chez nous c'est la boue qui s'étale partout. Les plus sinistres individus tiennent le pouvoir et mènent à PARIS une vie de lâches crapules. Ce n'est que scandales sur scandales. Toute cette boue gluante tripote, trahit et fait la noce. Des fortunes s'établissent en un an ou deux sur des pyramides de crânes humains.

Pauvres poilus qui n'ont rien compris à ce drame si douloureux, si pénible et qui, la guerre finie, sont rentrés chez eux tout bêtement. Ils n'ont demandé aucun compte.

Nous ne voyons plus d'issue à la guerre. Les poilus sont découragés. Ils sentent, malgré leur ignorance et leur abrutissement, que tout est perdu si quelqu'un ne relève le moral et conduise la guerre d'une main ferme.

Dans les jours de malheur, la France a toujours su trouver un sauveur... Viendra-t-il?

A ce moment-là nous avions chez nous deux clans: les Français qui veulent défendre leur pays, leur liberté, leur façon de vivre, et, les métèques qui pour de l'argent sont prêts à vendre. Bien entendu l'ennemi n'achète que ceux qui sont bien placés pour trahir.

Toutefois l'armée ayant été débarrassée de ses officiers politiciens, ceux qui nous commandent en 1917 ne perdent pas courage. Entre deux éclatements d'obus ils travaillent, ils inventent les outils qu'il leur faut pour se défendre et pour attaquer. La défense contre avions qui avait été à peine prévue avant la guerre a été créée de toutes pièces au cours des années 1915-1916-1917.

Que de fautes maladroites ou criminelles ont été commises: Depuis le fameux recul de dix kilomètres en 1914, qui a mis sans coup férir, toutes nos mines et usines de LORRAINE entre les mains des allemands. Rien n'avait été abîmé, rien n'avait été détruit, le tout livré, vendu sans doute, prêt à être utilisé. Aussi le soir de VERDUN et toute la région de l'Est, on voyait les lueurs rouges de la coulée de l'acier que l'on fabriquait jour et nuit pour nous tuer!!

Du mois d'Août jusqu'à la fin Novembre 1917, j'ai vécu des journées de cafard atroce. Tant peiner, tant travailler, risquer sa vie chaque jour et voir que tout cela ne servirait à rien!! Je ne comprenais rien à cette atroce chose. C'est à ce moment-là que je me suis affilié pour un an à la « Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen ». Chaque mois je recevais une brochure et toute une série de documents.

Mon frère et moi, nous étions tous les deux au front, jamais nos vieux parents n'ont pu recevoir l'allocation, à côté de cela, les gens riches, propriétaires de leur ferme, n'ayant qu'un fils mobilisé, la recevait.

Lorsque l'on allait en permission, on voyait toute cette fange jouir de la bonne vie, faire la noce la plus crapuleuse, les hôtels pleins de femmes et de types louches: Espagnols, Annamites, Serbes, Nègres etc...Tout cela étalé au grand jour comme si la guerre comme si cela devait durer L'arrière s'installait dans la guerre à laquelle on ne voyait pas d'issue.

Il ne restait plus qu'un seul espoir; les Américains. Qu'allaient-ils faire? De quoi étaient-ils capables?

Le 16 Août 1917, le capitaine PAYELLE qui commandait notre section depuis VERDUN, nous a fait ses adieux, sa blessure de la jambe s'est rouverte, elle suppure de plus en plus et le major l'évacue vers l'arrière.

Vers le 20 Août, nous avons appris que les Italiens avaient livré une bataille dans laquelle ils avaient fait beaucoup de prisonniers; De notre côté, nous avons repris, à VERDUN, la fameuse côte 304. Cela nous a, pour quelque temps, remonté le moral.

En ce qui me concerne, je suis toujours fortement occupé à mes projecteurs. Nous avons bien souvent pris des avions dans nos faisceaux, mais ils étaient très difficiles à tenir en pleine lumière.

Le 23 Août, j'ai eu l'inspection du chef d'escadron, inspecteur des projecteurs. C'est le commandant FOURNIER, directeur de l'école photoélectrique de TOUL. Il m'a tracé tout un programme à exécuter.

Il me faut aller de poste en poste pour réparer les appareils et mettre les hommes au courant de leur matériel, car on a affecté à ces appareils très délicats n'importe quel poilu; Beaucoup de « récupérés » ne connaissant rien en électricité ni en mécanique.

Les mois d'Août et de Septembre se passent ainsi. Le 29 Septembre nous recevons à la 40ème section (à laquelle je suis toujours attaché) un nouveau commandant de section: Lt GUILLOT.

Pendant les mois d'Octobre et Novembre, tout va de mal en pis, la démoralisation a gagné mes hommes qui ne veulent plus rien faire. J'ai été obligé de punir deux d'entre-eux: PERRAY et DUBUISSON. Ils sont allés pendant huit jours construire des réseaux de fils de fer en première ligne. Cela les a assagis un peu.

Dans les premiers jours de Novembre on nous annonce le désastre Italien du « CAPORETTO » Il ne reste que les Français pour tenir le coup! Oh! Peuple de braves gens, de courageux, si en politique tu n'étais pas si bête, que de belles choses tu pourrais faire!!!

Le 9 Novembre je pars en permission encore une fois, et la joie de revoir les miens me fait un peu oublier mes misères du front. A une permission, j'ai revu mon frère que je n'avais pas vu depuis le 12 Octobre 1913: quatre ans!!!

Pendant ma permission le ministère PEINLEVE est remplacé par le ministère CLEMENCEAU. Tout le monde se demande: Que vas faire le Tigre? Le 23 novembre je repris le chemin de front, je suis descendu a BOULEUSE. J'avais encore dix kilomètre à faire à pieds? C'est dire avec quel cafard j'arrivais le soir à la section.

Le 27 novembre on me prévient que j'allais quitter le service des projecteurs de l'armée pour aller commander une section de réparation de D.C.A. au parc de réparation d'artillerie de la 5ème armée. Je suis remplacé dans mon commandement par un lieutenant du génie (lt DORE). C'est toujours la même chose, le lieutenant ne connaissant rien au point de vue technique, c'est moi qui irai réparer et mettre au point le matériel dont il aura la direction tactique.

Je quitte donc mon commandement le 30 novembre après avoir passé mes consignes au lt DORE et j'arrive le même jour au P.R.A.5 au BREUIL-ROMAIN. Là on me reçoit comme un chien dans un jeu de quilles. Je commence aussitôt mes démarches pour installer un atelier de réparation de projecteurs.

On m'a donné un vague hangar ouvert à tous les vents et où il fait un froid terrible. Le local est absolument nu, pas d'outillage, pas de fosse, pas d'appareils de levage, absolument rien. Avec ça une mauvaise volonté évidente de la part du commandant du parc (chef d'Escadron MAURY) et de beaucoup d'autres officiers.

J'avais emmené avec moi, les meilleurs ouvriers que j'avais trouvés, soit aux projecteurs, soit dans les sections, en tout vingt-quatre ouvriers, tant mécaniciens qu'électriciens. Ils sont complètement dégoûtés de voir une pareille organisation.

Pour avoir de l'outillage, c'est une vraie misère. Comme grattoirs d'ajusteurs on me donne des couteaux à décoiffer les fusées. Comme clefs à molette pour bicyclette, on me donne des clefs anglaises pesant chacune trois kilos.

On ne peut se faire une idée, comment après trois ans de guerre, il peut y avoir encore des esprits aussi étroits et aussi bornés. Cela fait mal augurer de l'après-guerre.

Vers le 7 ou 8 décembre, le commandant de la D.C.A. de l'armée est venu me voir. Je lui ai rendu compte de la situation, il en a pris note et, dès le lendemain il est revenu avec un général. Ils sont allés trouver le commandant du parc et dame! Ça n'a pas dû aller tout seul...

En tous les cas, le lendemain j'ai été envoyé au grand parc automobile à DIZY-MAGENTA près d'EPERNAY. Là j'ai trouvé des officiers à la page et civilisés, ils ont mis à ma disposition une magnifique collection d'outillage et de machines-outils.

Dans un atelier à côté du mien, j'ai retrouvé le lt DIDIER, un ancien camarade de la compagnie d'ouvriers de VERDUN. Hélas! Il est lieutenant et je ne suis qu'adjudant, alors il ne me reconnaît plus. Il a pris lui aussi la belle mentalité de ses collègues du parc et pourtant nous avons passé plusieurs années ensembles comme maréchal des logis à l'arsenal de VERDUN.

Nous sommes logés dans des cagnas infectes où il fait un froid terrible; presque toutes les nuits, il faut se lever et se terrer dans une sape à cause des avions qui, presque régulièrement, viennent bombarder le parc. Vers le 15 décembre, la neige se met à tomber puis, deux jours après, à fondre par la pluie et nous voilà dans quinze centimètres de boue. Oh! Les vilains moments que j'ai passés là.

Les journaux du 23 décembre nous disent que les Allemands préparent devant nous une « kolossale offensive ». Ah! Je suis bien tranquille, c'est curieux tout de même, les journaux annoncent toujours une offensive qui ne se produit pas et font toujours silence sur celle qui nous arrivent.

Tous les sous-officiers du parc ont fêté ensemble la fête de Noël et la terrible année 1917 s'achève péniblement. Le sol est couvert de neige et il fait froid.

Nous voici arrivés à l'année 1918. On sent que celle-ci d'une façon ou d'une autre sera la dernière de la guerre. Les peuples sont à bout, la Russie, la Roumanie sont hors de combat, chez nous un gouvernement qui semble se montrer à poigne et les Américains qui arrivent sans arrêt. Ils paraissent décidés à mener la guerre rapidement.

Le 5 janvier 1918 afin de suivre un stage, je pars pour TOUL où je suis arrivé le 6 au matin. Après avoir cherché une chambre, je vais demander au bureau de la place, un laissez-passer pour ma femme. On me promet d'examiner la question!

L'après-midi, je me suis présenté à l'école où j'avais été instructeur en 1913 et 1914. Les cours commencèrent aussitôt. Leur durée était de un mois.

Après huit jours de démarches et de demandes, j'obtins enfin le laissez-passer demandé et quatre jours plus tard je recevais ma Jeannette.

Le cours terminé, je fus envoyé à la disposition de la 5ème armée. J'étais dirigé sur le parc de BREUIL, mais auparavant je suis allé me présenter à la D.C.A. qui était à ce moment-là dirigée par le capitaine BASCUNANA.

J'avais déjà connu ce capitaine à MUIZON, à la 25ème section d'autos-canons, aussi je lui fis part de mon appréhension de retourner au P.R.A.5 et lui demandai de reprendre du service actif. Il me répondit que je n'avais pas été au stage de TOUL pour retourner au parc. Il me fit part de la réorganisation des projecteurs; réorganisation que nous avions étudiée en détail au stage de TOUL. En même temps il m'annonça que j'étais nommé au commandement de la 5ème section de projecteurs, avec poste de commandement au Moulin de COURMONT près de MUIZON.

Me voici à MUIZON, installation, construction de cagnas, lignes téléphoniques etc... De quoi m'occuper pendant deux mois. Vers le 20 mars, un avion allemand pris dans nos faisceaux est abattu près de TIGNY.

C'est vers cette époque que je suis parti encore en permission. Passer dix jours près des siens ce n'est pas long. Quelle rancœur au retour!!!

C'est au cours de cette permission que j'ai appris à NOIRTERRE, que les Allemands avaient tiré des obus sur PARIS. PARIS, la ville des plaisirs, ou pendant la guerre il s'est fait une noce crapuleuse, à côté des plus grandes misères, allait un peu savoir ce que c'était que la menace permanente d'un bombardement.

Les Allemands ne pouvaient trouver rien de mieux pour faire activer la guerre. En apprenant le bombardement de PARIS, la plupart des poilus ont pensé: La guerre finira avant la fin de l'année.

Les députés n'osaient pas quitter la Capitale, aussi la guerre n'a été bien conduite qu'à partir de ce moment là. Je crois que si les allemands avaient trouvé leur « BERTHA » trois ans plus tôt, la guerre n'aurait pas été aussi longue, ni aussi meurtrière.

En revenant de permission, j'étais obligé de passer la journée à PARIS et j'en repartais le soir à 19h30. Comme j'avais passé la nuit dans le train et que j'étais fatigué, j'avais loué le tantôt, une chambre dans un hôtel tout près de l'hôtel de ville. C'était le jour du Vendredi-Saint. Vers 16 heures je fus réveillé en sursaut par un éclatement formidable. Renseignements pris, c'était un obus de 380 qui venait de tomber sur l'église Saint-Gervais. Je voulus aller voir, mais les rues étaient barrées par les agents. Il y avait soixante-quinze morts.

J'ai donc rejoint mon poste sur la butte de PROUILLY. Un jour, allant de JONCHERY-SUR-VESLE à MUIZON, je vis abattre un avion dans des conditions extraordinaires Il y avait près du village de TRIGNY, un ballon d'observation (une saucisse) qui gênait beaucoup l'ennemi, aussi cette malheureuse saucisse était-elle journellement attaquée soit par des canons à longue portée, soit par des avions qui lui tiraient des balles incendiaires. Jamais les Allemands n'ont pu la descendre, c'est qu'elle était gardée par deux sections de D.C.A. Aussitôt qu'un avion ennemi s'avançait vers elle, les deux sections de D.C.A. l'entouraient à bonne distance d'une ceinture d'éclatements d'obus explosifs. Or, ce jour-là, un avion Allemand s'étant approché pour la mitrailler, il fut pris par une rafale d'obus explosifs.

Un obus de 75 est venu éclater en plein dans l'avion qui fut pulvérisé. Les deux observateurs du ballon s'étaient jetés en parachute dès qu'ils avaient vu l'avion s'élancer sur eux. Malheureusement une aile de l'avion allemand qui s'était détachée, est venus « faucher » le parachute d'un jeune sergent qui est tombé dans un champ à moins de cents mètres de l'endroit où je me trouvais Son corps s'était enfoncé dans le sol, il est mort presqu'aussitôt.

Une nuit les avions Allemands sont venus bombarder PROUILLY, PERRY, JONCHERY-SUR-VESLE, etc... Sans que malgré toute notre installation, nous puissions en éclairer un seul.

Le lendemain, le commandant de la D.C.A. de l'armée est venu nous voir, il ne nous a pas fait des compliments! Il m'a dit que les projecteurs Allemands prenaient bien les avions Français dans leurs faisceaux. Je lui ai répondu que j'en doutais presque, les ayant vu le soir eux aussi balayer bien souvent le ciel sans résultat. « Eh! Bien, me dit le commandant, puisque vous avez l'air d'en douter, vous irez ce soir à 19 heures à la ferme de MONTAZIN. Vous vous présenterez au commandant DUVAL qui sera prévenu de votre arrivée. Vous irez en avion au-dessus des lignes allemandes et vous me rendrez compte demain matin. »

J'avoue franchement que je n'étais pas fier, le soir en me présentant au centre d'aviation de MONTAZIN. Je fus présenté au commandant DUVAL qui me conduisit dans un hangar et me remis a l'adjudant LEROY. Celui-ci me dit que nous allions partir sur un « BREGUET » je crois, bombarder la gare d'AUSFELD-la VILLE.

Une heure après, douze gros avions étaient alignés sur la crête, prêts à prendre le départ. Le nôtre portait six grosses bombes, il devait partir le cinquième. Vers dix heures après avoir revêt une combinaison et un casque, je me suis installé à la deuxième place de l'avion, en arrière du pilote.

Il faisait noir, quoique la lune éclairait un peu, je ne voyais qu'une petite ligne de lampes qui s'allumaient quelques secondes au départ de chaque avion. Tous les moteurs qui ronflaient faisaient un tapage infernal. Je n'entendais absolument rein, j'étais complètement assommé.

Tous à coup je sentis que notre avion roulait lui aussi, puis plus de secousses; nous avions quitté le sol. D'abord je ne voyais rien du tout puis peu à peu, en regardant à terre, j'aperçus, quoique bien indistinctement, les bois et vallée: La vallée de la VESLE et les bois de MUIZON.

Brusquement, devant nous, les projecteurs Allemands se mettent à balayer le ciel et bientôt je vis l'avions qui était devant nous apparaître en pleine lumière. Il paraissait tout petit. Tous ces pinceaux blancs qui convergeaient sur l'avion et petites lueurs des éclatements d'obus tirés sur lui, produisaient un spectacle féerique. J'avoue que je n'étais pas fier et que je souhaitais de tout cœur d'être de retour dans ma cagna de PROUILLY.

A SUIVRE...

CURRENTE CALAMO.

Au courant de la plume.

(Ecrit en 1928 par Georges Ernest CHARGE - Branche M.C.M.)

(Suite du numéro 41)

A un moment donné, je vis par terre de grands carrés qui brillaient un peu dans la nuit, c'étaient les hangars construits près de la gare d'AUSFELD-LA-VILLE. Au même instant, nos deux moteurs cessèrent de ronfler et je sentis que nous descendions. Brusquement le pilote déclencha l'une après l'autre, les six torpilles qui descendirent en sifflant. Il m'a semblé en voir deux éclater dans les hangars. Nos moteurs se mirent à ronfler à pleine force, je ne voyais plus rien par terre, mais aussitôt les projecteurs nous ont cherchés avec leurs faisceaux. Plusieurs fois nous avons été en pleine lumière. Mais nous ne fûmes pas pris par les projecteurs comme le camarade qui était devant nous. Néanmoins les boches nous ont fortement canonnés, car malgré le ronflement des deux moteurs, j'entendais bien les éclatements et par deux fois le miaulement des éclats d'obus.

Enfin nous sommes revenus à MONTAZIN, une descente, deux petites lignes de lumière qui jalonnent notre route et nous voici au sol. Comme je l'ai trouvé bon" le plancher des vaches" comme disent les aviateurs.

Je suis reparti pour PROUILLY à une heure du matin, les douze avions étaient rentrés sains et saufs, mais quelles équipée!...

Le lendemain j'ai revu le commandant de la D.C.A.. Je lui ai remis la feuille que m'avait donnée le commandant de l'aviation. Il a bien ri lorsque je lui ai dit que les projecteurs boches nous avaient manqué.

Vers le vingt mai les affaires commencent à se gâter. Après la débâcle de l'armée Anglaise dans le nord nous avons vu arriver à PROUILLY la fameuse armée BING qui venait de subir le rude assaut de la poussée allemande sur AMIENS. Ces Anglais n'étaient guère rassurant; ils avaient l'air bien démoralisés et d'autre part le 25 au soir on nous prévient que vraisemblablement l'ennemi allait attaquer notre secteur. En effet, le bombardement a commencé au cours de la nuit du 25 au 26 puis, toute la journée du 26 le bombardement s'est amplifié; les obus se mettent à tomber un peu partout.

Le soir toutes les communications téléphoniques sont coupées. L'aviation de MONTAZIN déménage. La nuit le bombardement continue de plus en plus fort.

Le 27 au matin, je pars avec ma camionnette Buick faire une tournée dans mes postes: CHALONS-LE-VERGEUR, PEVY, TRIGNY, MONTAZIN, JONCHERY et MOULIN de COURMONT.

Le matin du 28 mai, je suis descendu à PROUILLY, là, le spectacle est indescriptible. Tout le monde a son masque à gaz. Les petits enfants poussent là-dessous des cris désespérés, les troupes anglaises se replient en colonnes interminables (elles filent à l'anglaise...)Des soldats sont couchés sur le bord de la route complètement démoralisés. Et nous sommes là toujours sans ordres!!! Nous ne savons que faire. Comme le poste de D.C.A. n'a plus d'obus, je propose au lieutenant-commandant de démonter les pièces, car s'il faut partir je remorquerai les deux canons derrière mes projecteurs. Il accepte. Les canons sont démontés et vers le soir je forme la colonne de départ. Nous disposons à passer encore une nuit à PROUILLY, mais vers 23 heures, une colonne d'artillerie française passe au village et nous annonce que les Allemands arrivaient à HERMONTVILLE. Je décide de faire passer la Vesle à ma colonne. D'ailleurs les obus tombent un peu partout au hasard et la retraite des troupes semble se précipiter.

A deux heures du matin nous passions la Vesle sur le pont de CUISSAT et nous allions camper dans les bois des « HAUTS-BALAIS », le long de la route de SOISSONS à REIMS. J'ai été bien inspiré de faire passer la Vesle à mes colonnes, car vers quatre heures du matin, le pont de CUISSAT sur lequel nous venions de passer a été coupé net par une bombe.

Vers le matin(29 mai) nous sommes allés près de CUISSAT pour voir l'avion allemand abattu le 26 mai. Il était piqué l'avant dans le sol et la queue en l'air. Les aviateurs n'étaient plus là, toutefois il était facile de voir que la carlingue et l'aile droite étaient criblées d'éclats d'obus explosifs.

C'est en revenant de voir cet avion que les territoriaux d'un poste de mitrailleuse de position nous ont appris que le pont de CUISSAT était coupé; Ils avaient passé la Vesle dans l'eau et ils étaient tout trempés. Ils avaient jeté leurs mitrailleuses dans un trou au fond de la Vesle.

Vers sept heures c'est la retraite générale. Nous nous engageons dans la foule mais au moment de partir, je m'aperçois que ma camionnette Buick ne peut plus partir, les accumulateurs sont complètement déchargés. Je la mets en remorque derrière le projecteur de la section. Nous partons. Je me suis placé en queue de peloton, de cette façon, j'étais sûr de ne laisser aucun traînard derrière moi.

Mais voilà presque aussitôt sur la route, une cohue indescriptible, des attelages de toutes sortes, des avant-trains sans canon, des fantassins, des cavaliers pêle-mêle avec des civils, des femmes, des enfants, des chariots, des troupeaux de bétail etc....Il en arrivait partout, même à travers champs. Je voyais toutes mes voitures échelonnées le long de la côte de MONTAZIN, lorsque tout à coup les Allemands se mettent à taper dans le tas avec du 77. Ils étaient arrivés sur les hauteurs de PROUILLY et de PEVY et pouvaient ainsi nous canonner tout à leur aise.

Leur tir fut réglé un peu au-dessous du sommet de la côte, à hauteur de mon avant-dernière voiture. Un obus est tombé près de la voiture-usine qui toutefois ne s'est pas arrêtée. Je ne voyais personne de touché, mais peu de temps après j'ai appris que le canonnier Chancel avait été tué et que le brigadier Wiff avait eu les deux doigts de la main droite coupés par un éclat d'obus. Le canonnier Chancel avait été tué dans la voiture, il regardait par la portière et plusieurs éclats sont venus le toucher dont un gros qui lui avait ouvert la tempe juste au-dessus de l'œil. Le brigadier Wiff conduisait la voiture, il actionnait la trompe au moment où un éclat vint lui entailler la main et la poire de la trompe en même temps.

Nous avancions à la vitesse d'un homme au pas et je devais passer à mon tour à l'endroit bombardé. J'avoue que je n'étais guère rassuré, à ce moment-là, je ne savais pas encore ce qui venait de se passer à la voiture Wiff. Le tir se concentrait de plus en plus à cet endroit de la route. Je n'en étais plus qu'à cent cinquante mètres environ lorsqu'une colonne d'artillerie anglaise se mit à déboucher d'un bois voisin sur notre droite. Aussitôt le tir des Allemands fut dirigé sur la lisière du bois et j'ai pu passer sans dommage. Sans cette circonstance providentielle je ne sais pas ce qui se serait passé, car il ne fallait pas songer à s'arrêter, il fallait avancer coûte que coûte. Si nous nous étions arrêtés ceux qui venaient derrière nous nous auraient jetés dans les fossés.

En arrivant à un carrefour de deux routes près de SAVIGNY SUR ARDRES, le chemin nous est barré par la colonne anglaises qui venait d'être bombardée. Elle venait par la route de VAUDREUIL et prétendait passer tout entière avant nous. Cette colonne ayant trois ou quatre kilomètres de longueur, nous courrions grand risque de rester longtemps à ce carrefour. Un colonel d'artillerie est venu s'entretenir avec le capitaine de gendarmerie qui réglait la marche des convois et le passage s'est opéré ensuite alternativement: Anglais pendant dix minutes, Français pendant le même temps.

Dans les champs, près de nous, ce ne sont que convois hippomobiles qui nous dépassent, des civils à pieds, hommes, femmes, enfants, troupeaux de bétail que les malheureuses gens n'arrivent pas à tenir groupés. Toute une file de chariots, de charrettes, de voitures de toutes sortes où sont entassés pêle-mêle les quelques meubles ou autres objets que dans leur hâte, ces pauvres gens se sont empressés d'emporter avec eux. Des vieillards, hommes ou femmes, sont placés au-dessus des ustensiles. Ils ont les yeux hagards et se laissent conduire comme des enfants.

Vers onze heures les avions allemands arrivent à très faible altitude, nous lancent des bombes et tirent sur la colonne qu'ils prennent d'enfilade, avec leurs mitrailleuses. On n'entend des hurlements, des cris dans la foule, maison ne peut rien voir. J'ai d'ailleurs, et depuis longtemps, perdu de vu les sept voitures que j'avais fait partir avant la mienne.

Avec la vitesse réduite que nous sommes forcés de conserver, les moteurs chauffent et il est impossible de s'arrêter nulle part pour prendre de l'eau, car toute voiture qui s'arrête est immédiatement jetée dans le fossé le plus près.

Partout sur notre passage les gens des villages se joignent à nous, mais les gendarmes dont le rôle est bien ingrat, les refoulent en dehors de la route et ces malheureux sont obligés de se sauver à travers champs.

A suivre.....

CURRENTE CALAMO.

Au courant de la plume.

(Ecrit en 1928 par Georges Ernest CHARGE - Branche M.C.M.)

(Suite du numéro 42)

Le cœur se serre de voir cette cohorte de civils fuyant les boches. Un peu avant LERY, une pauvre vieille est seule, assise sur un tas de cailloux, le long de la route. Elle est à bout de force, elle pleure, là, toute seule. Je la fais monter dans la voiture, elle vient de PEVY. Un peu plus loin, une jeune femme est assise dans un fossé, elle allaite son petit bébé, elle aussi est toute en larme, elle demande à chaque voiture de l'emmener et dit qu'elle n'en peut plus. Les voitures sont surchargées, la tuyauterie des moteurs est rouge, notre peur à tous est que notre véhicule reste en panne. Cependant, les Allemands arrivent, il faut avoir pitié, je fais monter la mère, l'enfant et le petit paquet d'effets qu'elle essaye de sauver du désastre. Elle nous dit que son mari était fantassin au 32éme R.I., qu'elle venait de MONTIGNY SUR VESLE d'où elle était partie à quatre heures du matin. Sa mère qui l'accompagnait était restée en arrière à SAVIGNY SUR ARDRES.

Enfin cahin-caha, nous arrivons à LERY. Là, c'est de nouveau l'embouteillage complet. Les gendarmes arrêtent certains régiments d'artillerie qu'ils font dévier par d'autres routes, ce qui dégage un peu la colonne mais pas pour longtemps car elle se reforme quelques instants plus tard aussi serrée qu'avant.

Bientôt les moteurs ne sont plus en état de monter les côtes et il faut abandonner une parie du chargement. Ma pauvre camionnette BUICK que je traînais en remorque depuis JONCHERY est, elle-même, abandonnée au carrefour d'une route près de GOUSSAINCOURT, avec tout son chargement: ma cantine, le matériel téléphonique ect...

Nous continuons tout de même à avancer lentement. Lorsque tout à coup, je vis enfin l'obstacle qui s'opposait tant à la marche des hommes. C'était au moins vingt à trente rouleaux à vapeur ou à essence qui, eux aussi, battaient en retraite depuis le matin. Le capitaine qui commandait cette caravane faisait "popote" avec nous à PROULLY, il levait les bras au ciel et se faisait une bile de tous les diables car on lui avait fait ranger les rouleaux sur le bord de la route et il ne devait repartir qu'à dix-sept heures!

Vers treize heures nous arrivons à ROMIGNY. Là, je dépose les deux femmes près de la gare d'où les trains partent sans arrêt pour l'arrière.

Enfin après des déboires et des avatars de toutes sortes, nous arrivons à COULONGES où, comme partout c'est la retraite dans toute son horreur. La D.C.A. est partie. Nous trouvons au carrefour des routes, près du village, le motocycliste du P.C. qui nous transmet l'ordre de nous rendre a CIERGES où nous sommes arrivés vers dix-sept heures trente. En arrivant je remis à une infirmerie régimentaire le corps de Chancel avec tous ses papiers, puis le major a signé un bulletin d'évacuation pour le brigadier Wiff qui partit aussitôt pour CHATEAU-THIERRY dans une voiture ambulance. Ensuite j'ai envoyé le brigadier Perreux, les chauffeurs Carreaux et Charleville avec le canonnier Defrance dit Turmel rechercher avec un auto-projecteur la camionnette Buick que nous avions dû abandonner. Puis je fais préparer le cantonnement pour la nuit et nous nous sommes mis à souper. Nous avons mangé ce qui nous restait de pain; déjà la veille, nous n'avions pas reçu notre ration à cause des gaz.

Vers vingt heures les hommes envoyés à le recherche de la camionnette Buick reviennent en la tirant en remorque. Je suis d'autant plus heureux de la revoir que tous mes effets personnels étaient dedans; Rien n'avait été touché, au contraire nous avons trouvé en plus un grand nombre de fusils et de sacs que les fantassins avaient jetés dedans. Je fis vérifier les moteurs de la section, refaire le plein d'essence et pris mes dispositions pour réparer l'allumage de ma buick.

Nous nous couchons vers vingt-deux heures, vannés, harassés, à bout!

Je dormais à poings fermés lorsque je m'entends appeler. C'était le motocycliste de l'Etat-major qui me remit l'ordre de continuer immédiatement la retraite et de me rendre à LE CHARMEL. Il était minuit!

Nous voici partis en pleine nuit, sans lumière, au milieu d'une cohue indescriptible: Des fantassins, des civils, tout exténués, grimpant malgré nous sur les projecteurs en remorque et voilà encore nos moteurs bientôt rouges.

Nous sommes arrivés à LE CHARMEL vers une heure et demie et après avoir rangé nos projecteurs sur place, nous nous sommes couchés dans l'intérieur des voitures-usines.

Vers trois heures, le motocycliste arrive et crie « Adjudant CHARGE! » Je me réveille, il m'annonce que les Allemands avaient pris FISME et qu'il fallait que je me rende de suite à JAULGONNE et y attendre les ordres.

Nous voici une fois de plus repartis dans la foule et bientôt nous arrivons à JAULGONNE. Il fait jour, je donne l'ordre de préparer le café. Hélas! nous avons plus de pains. Un brave homme qui partait nous donne deux litres de bonne eau-de-vie. Chacun un pain de deux livres aurait mieux fait notre affaire. Mes hommes en fouillant le village, trouvèrent des poulets, des lapins, du vin, mais.... pas de pains.

Vers sept heures, le motocycliste arrive encore une fois, nous dire: Premièrement, que la D.C.A. de la sixième armée était à EPIEDS et que l'Etat-major de l'armée s'en allait à CHATEAU-THIERRY; Deuxièmement que je devais dans la journée, me rendre à CHARTEVES vers dix heures (30 mai). Plus personne! Tout le monde est parti abandonnant maison, volailles, meubles, etc...

C'est réellement terrible de voir ça. Au milieu de ce désert, des fantassins, des artilleurs se promènent, fouillent les meubles dans les maisons, c'est le pillage dans toute son horreur Partout des armoires défoncées, le linge par terre. Dans une sorte de château, au milieu du village, de fines chemises de femmes traînent à terre et les soldats avec leurs gros souliers marchent dessus; ils cherchent des objets précieux: bijoux, argent, etc...

Dans une maison abandonnée, j'ai trouvé par terre une sacoche en cuir où je peux mettre les papiers de la section.

Je constate en arrivant à CHARTEVES que nos réservoirs d'essence sont presque à sec. Après avoir vérifié chaque voiture, je trouve environ trente-cinq litres d'essence pour huit voitures automobiles; soit sept à huit kilomètres de route. Me voilà donc obligé de rester sur place et aucune communication possible avec l'Etat-major. Je fais vider complètement tous les réservoirs, sauf un, dans lequel je mets l'essence trouvée dans les autres et avec cette voiture ainsi garnie, je pars à CHATEAU-THIERRY.

Je reviens à CHARTEVES vers quinze heures, là je trouve le motocycliste qui m'attendait pour me remettre l'ordre de reculer encore et me rendre de suite à BRASLES près de CHATEAU-THIERRY Après avoir mangé un poulet sans pain, nous partons pour BRASLES; En arrivant à MONT-SAINT-PERE, une des voitures s'enlise sur le bord delà route. Je l'abandonne aux soins de son équipe et j'arrive à destination, sans autre avarie, avec le reste de la section.

J'arrive à trouver un cantonnement à l'extrémité du village, c'est une sorte de faubourg de CHATEAU-THIERRY; nous nous installons dans une rue près de la grande route.

Tout le monde déménage en vitesse et une crémière en partant nous vend toute sa crémerie pour vingt francs. C'est tout ce que je possédais, je n'avais pas touché ma solde de mai et j'ignorais même à quel moment je pourrais la percevoir.

Avec le brigadier Perreux et deux hommes, nous avons fait l'inventaire de la crémerie; nous y avons trouvé plus de cinq cents camemberts, seize grosses meule de gruyère, des cageots entiers de Saint-Nectaire, des boîtes de conserves de toutes sortes, un petit fût de vin et des bouteilles de mousseux.

Je désigne quatre hommes que je place sur le bord de la route, à vendre tout ça et à quel prix!! Un camembert: 0,50 francs, une meule de gruyère: 20 francs et le tout à l'avenant. J'ai tiré: Sept-cent-douze francs de ma crémerie et de plus nous avions des victuailles et du vin pour quinze jours. De ce fait, le boni de la section se montait à près de 900 francs: 612 francs plus les primes perçues au départ de PROUILLY.

J'ai envoyé d'autres hommes à la recherche de pain, dans la boulangerie ou dans les maisons; Ils en ont trouvé à peu près deux kilos (pour trente-deux hommes)

Vers vingt heures, la voiture embourbée à MONT-SAINT-PERE nous arrive et je vois que s'ils ont mis beaucoup de temps à rentre, ce temps n'a pas été entièrement perdu. Ils apportaient au moins vingt à trente poulets, lapins ou canards et une demie barrique de vin rouge, sans compter ce qu'ils avaient bu en route...

J'installe mes hommes tous dans des lits, dans quatre ou cinq maisons se faisant suite et après avoir désigné la garde: Equipe Laumonier, je vais moi-même me coucher dans une belle maison abandonnée où, après avoir pris dans une armoire une belle paire de draps blancs tout brodés, je me suis arrangé un bon lit.

A SUIVRE...

CURRENTE CALAMO.

Au courant de la plume.

(Ecrit en 1928 par Georges Ernest CHARGE - Branche M.C.M.)

(Suite du numéro 42)

Le cœur se serre de voir cette cohorte de civils fuyant les boches. Un peu avant LERY, une pauvre vieille est seule, assise sur un tas de cailloux, le long de la route. Elle est à bout de force, elle pleure, là, toute seule. Je la fais monter dans la voiture, elle vient de PEVY. Un peu plus loin, une jeune femme est assise dans un fossé, elle allaite son petit bébé, elle aussi est toute en larme, elle demande à chaque voiture de l'emmener et dit qu'elle n'en peut plus. Les voitures sont surchargées, la tuyauterie des moteurs est rouge, notre peur à tous est que notre véhicule reste en panne. Cependant, les Allemands arrivent, il faut avoir pitié, je fais monter la mère, l'enfant et le petit paquet d'effets qu'elle essaye de sauver du désastre. Elle nous dit que son mari était fantassin au 32éme R.I., qu'elle venait de MONTIGNY SUR VESLE d'où elle était partie à quatre heures du matin. Sa mère qui l'accompagnait était restée en arrière à SAVIGNY SUR ARDRES.

Enfin cahin-caha, nous arrivons à LERY. Là, c'est de nouveau l'embouteillage complet. Les gendarmes arrêtent certains régiments d'artillerie qu'ils font dévier par d'autres routes, ce qui dégage un peu la colonne mais pas pour longtemps car elle se reforme quelques instants plus tard aussi serrée qu'avant.

Bientôt les moteurs ne sont plus en état de monter les côtes et il faut abandonner une parie du chargement. Ma pauvre camionnette BUICK que je traînais en remorque depuis JONCHERY est, elle-même, abandonnée au carrefour d'une route près de GOUSSAINCOURT, avec tout son chargement: ma cantine, le matériel téléphonique ect...

Nous continuons tout de même à avancer lentement. Lorsque tout à coup, je vis enfin l'obstacle qui s'opposait tant à la marche des hommes. C'était au moins vingt à trente rouleaux à vapeur ou à essence qui, eux aussi, battaient en retraite depuis le matin. Le capitaine qui commandait cette caravane faisait "popote" avec nous à PROULLY, il levait les bras au ciel et se faisait une bile de tous les diables car on lui avait fait ranger les rouleaux sur le bord de la route et il ne devait repartir qu'à dix-sept heures!

Vers treize heures nous arrivons à ROMIGNY. Là, je dépose les deux femmes près de la gare d'où les trains partent sans arrêt pour l'arrière.

Enfin après des déboires et des avatars de toutes sortes, nous arrivons à COULONGES où, comme partout c'est la retraite dans toute son horreur. La D.C.A. est partie. Nous trouvons au carrefour des routes, près du village, le motocycliste du P.C. qui nous transmet l'ordre de nous rendre a CIERGES où nous sommes arrivés vers dix-sept heures trente. En arrivant je remis à une infirmerie régimentaire le corps de Chancel avec tous ses papiers, puis le major a signé un bulletin d'évacuation pour le brigadier Wiff qui partit aussitôt pour CHATEAU-THIERRY dans une voiture ambulance. Ensuite j'ai envoyé le brigadier Perreux, les chauffeurs Carreaux et Charleville avec le canonnier Defrance dit Turmel rechercher avec un auto-projecteur la camionnette Buick que nous avions dû abandonner. Puis je fais préparer le cantonnement pour la nuit et nous nous sommes mis à souper. Nous avons mangé ce qui nous restait de pain; déjà la veille, nous n'avions pas reçu notre ration à cause des gaz.

Vers vingt heures les hommes envoyés à le recherche de la camionnette Buick reviennent en la tirant en remorque. Je suis d'autant plus heureux de la revoir que tous mes effets personnels étaient dedans; Rien n'avait été touché, au contraire nous avons trouvé en plus un grand nombre de fusils et de sacs que les fantassins avaient jetés dedans. Je fis vérifier les moteurs de la section, refaire le plein d'essence et pris mes dispositions pour réparer l'allumage de ma buick.

Nous nous couchons vers vingt-deux heures, vannés, harassés, à bout!

Je dormais à poings fermés lorsque je m'entends appeler. C'était le motocycliste de l'Etat-major qui me remit l'ordre de continuer immédiatement la retraite et de me rendre à LE CHARMEL. Il était minuit!

Nous voici partis en pleine nuit, sans lumière, au milieu d'une cohue indescriptible: Des fantassins, des civils, tout exténués, grimpant malgré nous sur les projecteurs en remorque et voilà encore nos moteurs bientôt rouges.

Nous sommes arrivés à LE CHARMEL vers une heure et demie et après avoir rangé nos projecteurs sur place, nous nous sommes couchés dans l'intérieur des voitures-usines.

Vers trois heures, le motocycliste arrive et crie « Adjudant CHARGE! » Je me réveille, il m'annonce que les Allemands avaient pris FISME et qu'il fallait que je me rende de suite à JAULGONNE et y attendre les ordres.

Nous voici une fois de plus repartis dans la foule et bientôt nous arrivons à JAULGONNE. Il fait jour, je donne l'ordre de préparer le café. Hélas! nous avons plus de pains. Un brave homme qui partait nous donne deux litres de bonne eau-de-vie. Chacun un pain de deux livres aurait mieux fait notre affaire. Mes hommes en fouillant le village, trouvèrent des poulets, des lapins, du vin, mais.... pas de pains.

Vers sept heures, le motocycliste arrive encore une fois, nous dire: Premièrement, que la D.C.A. de la sixième armée était à EPIEDS et que l'Etat-major de l'armée s'en allait à CHATEAU-THIERRY; Deuxièmement que je devais dans la journée, me rendre à CHARTEVES vers dix heures (30 mai). Plus personne! Tout le monde est parti abandonnant maison, volailles, meubles, etc...

C'est réellement terrible de voir ça. Au milieu de ce désert, des fantassins, des artilleurs se promènent, fouillent les meubles dans les maisons, c'est le pillage dans toute son horreur Partout des armoires défoncées, le linge par terre. Dans une sorte de château, au milieu du village, de fines chemises de femmes traînent à terre et les soldats avec leurs gros souliers marchent dessus; ils cherchent des objets précieux: bijoux, argent, etc...

Dans une maison abandonnée, j'ai trouvé par terre une sacoche en cuir où je peux mettre les papiers de la section.

Je constate en arrivant à CHARTEVES que nos réservoirs d'essence sont presque à sec. Après avoir vérifié chaque voiture, je trouve environ trente-cinq litres d'essence pour huit voitures automobiles; soit sept à huit kilomètres de route. Me voilà donc obligé de rester sur place et aucune communication possible avec l'Etat-major. Je fais vider complètement tous les réservoirs, sauf un, dans lequel je mets l'essence trouvée dans les autres et avec cette voiture ainsi garnie, je pars à CHATEAU-THIERRY.

Je reviens à CHARTEVES vers quinze heures, là je trouve le motocycliste qui m'attendait pour me remettre l'ordre de reculer encore et me rendre de suite à BRASLES près de CHATEAU-THIERRY Après avoir mangé un poulet sans pain, nous partons pour BRASLES; En arrivant à MONT-SAINT-PERE, une des voitures s'enlise sur le bord delà route. Je l'abandonne aux soins de son équipe et j'arrive à destination, sans autre avarie, avec le reste de la section.

J'arrive à trouver un cantonnement à l'extrémité du village, c'est une sorte de faubourg de CHATEAU-THIERRY; nous nous installons dans une rue près de la grande route.

Tout le monde déménage en vitesse et une crémière en partant nous vend toute sa crémerie pour vingt francs. C'est tout ce que je possédais, je n'avais pas touché ma solde de mai et j'ignorais même à quel moment je pourrais la percevoir.

Avec le brigadier Perreux et deux hommes, nous avons fait l'inventaire de la crémerie; nous y avons trouvé plus de cinq cents camemberts, seize grosses meule de gruyère, des cageots entiers de Saint-Nectaire, des boîtes de conserves de toutes sortes, un petit fût de vin et des bouteilles de mousseux.

Je désigne quatre hommes que je place sur le bord de la route, à vendre tout ça et à quel prix!! Un camembert: 0,50 francs, une meule de gruyère: 20 francs et le tout à l'avenant. J'ai tiré: Sept-cent-douze francs de ma crémerie et de plus nous avions des victuailles et du vin pour quinze jours. De ce fait, le boni de la section se montait à près de 900 francs: 612 francs plus les primes perçues au départ de PROUILLY.

J'ai envoyé d'autres hommes à la recherche de pain, dans la boulangerie ou dans les maisons; Ils en ont trouvé à peu près deux kilos (pour trente-deux hommes)

Vers vingt heures, la voiture embourbée à MONT-SAINT-PERE nous arrive et je vois que s'ils ont mis beaucoup de temps à rentre, ce temps n'a pas été entièrement perdu. Ils apportaient au moins vingt à trente poulets, lapins ou canards et une demie barrique de vin rouge, sans compter ce qu'ils avaient bu en route...

J'installe mes hommes tous dans des lits, dans quatre ou cinq maisons se faisant suite et après avoir désigné la garde: Equipe Laumonier, je vais moi-même me coucher dans une belle maison abandonnée où, après avoir pris dans une armoire une belle paire de draps blancs tout brodés, je me suis arrangé un bon lit.

A SUIVRE...

Je reviens à CHARTEVES vers quinze heures, là je trouve le motocycliste qui m'attendait pour me remettre l'ordre de reculer encore et me rendre de suite à BRASLES près de CHATEAU-THIERRY Après avoir mangé un poulet sans pain, nous partons pour BRASLES; En arrivant à MONT-SAINT-PERE, une des voitures s'enlise sur le bord delà route. Je l'abandonne aux soins de son équipe et j'arrive à destination, sans autre avarie, avec le reste de la section.

J'arrive à trouver un cantonnement à l'extrémité du village, c'est une sorte de faubourg de CHATEAU-THIERRY; nous nous installons dans une rue près de la grande route.

Tout le monde déménage en vitesse et une crémière en partant nous vend toute sa crémerie pour vingt francs. C'est tout ce que je possédais, je n'avais pas touché ma solde de mai et j'ignorais même à quel moment je pourrais la percevoir.

Avec le brigadier Perreux et deux hommes, nous avons fait l'inventaire de la crémerie; nous y avons trouvé plus de cinq cents camemberts, seize grosses meule de gruyère, des cageots entiers de Saint-Nectaire, des boîtes de conserves de toutes sortes, un petit fût de vin et des bouteilles de mousseux.

Je désigne quatre hommes que je place sur le bord de la route, à vendre tout ça et à quel prix!! Un camembert: 0,50 francs, une meule de gruyère: 20 francs et le tout à l'avenant. J'ai tiré: Sept-cent-douze francs de ma crémerie et de plus nous avions des victuailles et du vin pour quinze jours. De ce fait, le boni de la section se montait à près de 900 francs: 612 francs plus les primes perçues au départ de PROUILLY.

J'ai envoyé d'autres hommes à la recherche de pain, dans la boulangerie ou dans les maisons; Ils en ont trouvé à peu près deux kilos (pour trente-deux hommes)

Vers vingt heures, la voiture embourbée à MONT-SAINT-PERE nous arrive et je vois que s'ils ont mis beaucoup de temps à rentre, ce temps n'a pas été entièrement perdu. Ils apportaient au moins vingt à trente poulets, lapins ou canards et une demie barrique de vin rouge, sans compter ce qu'ils avaient bu en route...

J'installe mes hommes tous dans des lits, dans quatre ou cinq maisons se faisant suite et après avoir désigné la garde: Equipe Laumonier, je vais moi-même me coucher dans une belle maison abandonnée où, après avoir pris dans une armoire une belle paire de draps blancs tout brodés, je me suis arrangé un bon lit.

A SUIVRE...

CURRENTE CALAMO.

Au courant de la plume.

(Ecrit en 1928 par Georges Ernest CHARGE - Branche M.C.M.)

(Suite du numéro 43)

Je dormais comme un bienheureux lorsque vers trois heures (heure fatidique!) Je m'entends appeler. C'était le fameux motocycliste qui m'apportait l'ordre de partir d'urgence à SIGNY-SIGNET, au-delà de la FERTE SOUS JOUARRE. Il nous annonce qu'il n'avait pas dormi cinq heures depuis trois jours et que les allemands arrivaient à CHATEAU-THIERRY.

Nous partons aussitôt et nous rejoignons sur la grande route la cohue lamentable des évacués et des troupes en retraite. Nous traversons en hâte, La FERTE SOUS JOUARRE et nous arrivons bientôt à SINY-SIGNET; il est quatre heures et demie (1er juin) l'angélus sonne à l'église, les gens sont tous levés et nous interrogent anxieusement. Nous ne pouvons leur dire ce que nous savons; les Allemands arrivent à CHATEAU-THIERRY à environ trente kilomètres de SIGNY-SIGNET.

Ce qui est pénible à voir, c'est cette cohorte lamentable d'évacués s'en allant péniblement la nuit, sans lanternes; ces troupeaux de bétail qui s'égarent parfois et que les pauvres gens s'épuisent à vouloir rassembler. Bêtes et gens sont à bout; ils s'arrêtent de temps en temps, font du feu par terre pour se faire à manger, puis aussitôt, ils se relèvent et continuent leur chemin; C'est douloureux de voir ces pauvres vieux, parfois impotents, qu'il faut monter et descendre des chariots.

Arrivés à MONTCEAUX-LES-MEAUX à dix heures, nous nous mettons en quête d'un cantonnement pour déjeuner.

Nous sommes là depuis une heure lorsque nous voyons arriver une camionnette venant de TRILPORT pour nous ravitailler. On nous distribue de pain, des vivres, de l'essence, des effets. C'est le rêve!...Mes hommes et moi-même nous avons des vraies figures de déterrés.

Nous nous installons dans une salle de café et là, pour la première fois depuis POUILLY, nous avons pu déjeuner tranquilles et comme il faut.

Vers quatorze heures, le lieutenant Bletton chargé des projecteurs de la sixième armée vient nous voir. Sur son ordre, je rassemble ma section et il nous transmet les félicitations du commandant de la D.C.A. de l'armée pour la façon dont nous avions conduit notre retraite. Nous n'avions perdu aucun matériel (pourtant ma camionnette avait eu chaud) et même sauvé les camions. Il me donne ensuite l'ordre de me rendre à TRILPORT, d'y laisser les deux projecteurs de quatre-vingt-dix pour la défense du viaduc, de me rendre à VARREDES et d'y attendre des ordres.

Nous partons aussitôt et une demi-heure après, nous sommes à TRILPORT. Là, nous retrouvons deux ou trois sections de projecteurs dont celle de l'adjudant Pinard qui a perdu sa camionnette avec tout son matériel téléphonique et brûlé deux projecteurs de cents-vingts centimètres. TRILPORT est rempli de troupes qui se sont repliées jusque là. De plus des files de camions transportant des troupes qui montent vers CHATEAU-THIERRY, passent sans arrêt. Après avoir laissé à TRILPORT mes deux projecteurs de quatre-vingt-dix, je m'engage sur la route de MEAUX; à l'entrée de la ville, je prends la route de TARREDES en engageant mes voitures une à une dans l'interminable file de camions transportant des troupes américaines qui se dirigent sur VILLERS-COTTERET.

A peine couché, voici des avions allemands qui viennent nous lancer des bombes. Une d'elles est tombée dans une rue à côté de la nôtre, impossible de fermer l'œil. Ils sont bien tranquilles les avions allemands, pas un projecteur, pas un canon ne gêne leurs mouvements; Aussi ils s'en donnent à cœur-joie et les bombes s'abattent sans arrêt sur cette malheureuse ville de CHATEAU-THIERRY et surtout vers la gare où les trains d'évacués partent sans cesse.

Vers quatre heures du matin (31 mai) le motocycliste arrive encore une fois; oh! L'oiseau de mauvaise augure! Chaque fois que j'entends la pétarade de sa machine, mon cœur se serre. Que va-t-il nous dire? Il me transmet l'ordre de traverser CHATEAU-THIERRY et de me rendre sans délai à MONTREUIL-AUX-LIONS Je rassemble ma section et en route!!

En sortant d'un lit bien chaud et la nuit étant fraîche, j'attrape un fort enrouement et bientôt je peux à peine causer.

Nous arrivons à MONTREUIL-AUX-LIONS vers sept heures trente.

Personne n'est encore parti, des jeunes filles nous demandent s i les Allemands sont encore loin et en même temps, elles nous montrent " Nenette et Rintintin" fétiches protecteurs contre les " Gothas"!!

Le commandant du cantonnement fait placer nos voitures près de la mairie et nous sommes cantonnés dans une salle d'école sur de la paille.

Vers huit heures, commence un défilé de camions américains qui reviennent de conduire des troupes vers le front, ils retournent vers LA FERTE SOUS JOUARRE. Il y en a plus de quatre cents.

Avec la retraite et la cohue des évacués qui arrivent, il devient bientôt impossible de rester dans le pays; aussi à dix heures, je reçois l'ordre de me rendre de suite à SAINTE AULDE. En arrivant, je remets des hommes à réparer ma camionnette et je me rends près du capitaine commandant le cantonnement pour avoir du pain. Il me dit que la boulangerie était réquisitionnée, que depuis le matin les fournées se succédaient sans interruption, mais que je n'avais qu'à m'y rendre de suite, on me donnerait un jour de pain pour ma section.

J'arrive à la boulangerie et le service des vivres me délivre un pain de trois livres par homme (soit pour deux jours).

Après le déjeuner, je suis tellement fatigué que je vais demander un lit à la boulangère et je vais faire une bonne sieste jusqu'à seize heures.

En revenant à ma section, mes hommes me préviennent qu'ils ont réussi à faire remarcher la camionnette; après l'avoir essayée, nous aidons les habitants, qui enfouissent dans les caves qu'ils murent, tout ce qu'ils ont de plus précieux.

Vers dix-huit heures, le motocycliste vient nous dire de passer la nuit à SAINTE AULDE.

Des jeunes filles placées sur le bord de la route demandent leurs adresses aux soldats américains. Parfois l'un d'eux leur jette une enveloppe, où se trouvent leurs adresses. Ils sont d'un entrain fou, ils crient, ils chantent: American City Corps Army! Ohio Corp Army!

Nous arrivons à VARREDES en même temps qu'une division de cavalerie qui se réparti le long d'une petite route parallèle au pont. Dans le village, des fantassins et des cavaliers plantent des piquets, installent partout dans les jardins des réseaux de fils de fer, d'autres creusent des tranchées. Nous voilà plantés au milieu de cette animation fébrile sans savoir ce que nous devons faire. Les civils partent précipitamment abandonnant tout. Sans arrêt, il arrive des troupes.

J'ai installé mes voitures près de l'église sur la place et bientôt un sergent vient me chercher pour me conduire au commandant du village. « Qu'est ce que vous venez faire ici avec vos lanternes » me dit-il? Je lui réponds que j'étais envoyé là par l'Etat-major de TRILPORT. Il m'apprend que les Allemands avaient pris pied dans la forêt de VILLERS-COTTERET et qu'il n'y avait plus de troupes devant nous. Il me dit ensuite « allez près de vos voitures vous recevrez des ordres tout à l'heure».

Effectivement, une heure après, le motocycliste arrive et me dit de me rendre à POINCY.

En rassemblant mes hommes pour le départ, j'en trouve quatre ou cinq dans une cours de ferme, qui avaient enfermé les volailles dans un poulailler, ils les prenaient et l'un d'eux au moyen d'une hachette leur coupait le cou sur un billot. Ils en avaient déjà quatorze dans un sac. Je leur dis de laisser les autres pour les fantassins et vers vingt heures, nous arrivons à POINCY harassés et à bout.

Dans ce dernier village, peu de civils sont partis. Ceux qui sont restés nous disent que l'avance allemande était arrêtée depuis midi. Nous nous installons dans une sorte de petite ferme abandonnée à l'entrée du pays. Il n'y a pas de troupes, nous y sommes tranquilles.

Aussitôt, nous nous mettons à faire cuire nos poulets, les gens du village nous y aident et après le dîner, nous nous sommes couchés. Tous nous avons des lits, ce sera la première nuit tranquille depuis notre départ de PROUILLY.

Le soir on n'entend une violente canonnade vers CHATEAU-THIERRY et VILLERS-COTTERET.

Le lendemain, 2 juin, le lieutenant Bletton est venu nous voir, il était accompagné du lieutenant Ormezzano qui venait chercher ce qui restait de son matériel dans nos voitures. La veille, nous avions laissé ses canons à TRILPORT. Il me remercia de lui avoir sauvé tout son matériel et ses deux canons. En même temps, le lieutenant Bletton me remit un bon de ravitaillement pour aller percevoir à MEAUX cinq jours de vivres pour ma section. Il me donne ensuite l'ordre de partir le lendemain pour CHANTILLY à la disposition de la 10 ème armée.

A suivre....

CURRENTE CALAMO.

Au courant de la plume.

(Ecrit en 1928 par Georges Ernest CHARGE - Branche M.C.M.)

(Suite du numéro 44)

Je me promenais en ville pour trouver une chambre lorsqu'un monsieur s'approchant de moi me dit « Vous n'êtes pas l'adjudant CHARGE? » Sur ma réponse affirmative, il reprit « Votre dame est chez moi! »

Ma joie se devine, j'avais bien prévenu ma femme que je serais à PONT-SUR-SEINE le 08 juillet, mais j'étais loin de penser la trouver en arrivant. Nous avons passé ensemble presque tout un mois, très heureux: promenades, baignades en Seine etc...

Les premiers jours d'Août 1918 je reçu l'ordre d'aller reprendre le commandement de la cinquante et unième section de projecteur.

Après avoir, avec ma Jeannette, passé uns journée dans PARIS bombardé, nous nous sommes quittés à la gare du Nord, d'où je pris le train pour CLERMONT dans l'Oise où se trouvait l'Etat-major de la 11ème armée. Je ne suis resté là que deux semaines, après quoi je reçu l'ordre de me rendre avec ma section à SARRON près de PONT-SAINTE-MAXENCE.

Le 11 septembre, nous partons de COULOMMIERS à sept heures trente. Nous passons par PROVINS où se trouve le Grand Quartier Général. Nous déjeunons à NOGENT-SUR-SEINE et nous arrivons à LOGUEPERTE (près de PONT-SUR-SEINE) vers quatorze heures.

Ah LONGUEPERTE! Dix maisons perdues dans un véritable bled, isolé de toutes communications, le rêve pour un poète!

Là, nous sommes reçus comme des chiens dans un jeu de quilles par le lieutenant commandant la 9ème compagnie de projecteurs - lieutenant CROUX-. C'est l'officier le plus vil que j'ai rencontré dans ma carrière militaire. Officier du génie, versé à la D.C.A., comme bon à rien dans son arme, il faisait subir à tous une discipline idiote, s'arrêtant sur in boutons mal cousu et négligeant le ravitaillement de sa compagnie. Pour tout dire, protégé d'un général politicien, sans lequel il serait resté sergent ou tout au plus adjudant. Prétentieux comme tous les ignorants, isolent avec ses subordonnés, plat devant ses supérieurs, canaille et faux comme un jeton: « ECCE HOMO... »

Nous voici donc à LONGUEPORTE: exercices, instruction, manoeuvres, revues... La vie de caserne d'avant-guerre.

Dans les premiers jours d'octobre, on nous annonce que nous allions passer l'hiver à RESSONS et qu'il fallait ménager les cagnas en conséquence.

Comme mon projecteur-guide est placé tout près du village, je loue une chambre où ma Jeannette devait venir passer un mois ou deux près de moi. Je devais la ramener à mon retour de permission, car mon tour de départ était arrivé.

Je partis de BAR-LE-DUC le 08 octobre et me voici encore une fois bien heureux près des miens. Notre joie était augmentée du fait que nous devions repartir tous les trois avec mon petit Jean.

Hélas! C'était trop beau. Quatre jours après mon arrivée, je reçois une lettre de mon remplaçant qui me disait que ma section quittait RESSONS pour une destination... inconnue (terme consacré).

J'arrivais à REVIGNY le 22 au soir et là on me dit que ma section était à AUBREVILLE-EN-ARGONNE. Je pris le train pour STE MENEHOULD où j'ai couché dans un mauvais hôtel.

Le lendemain matin, je me plaçais sur le bord de la route des ISLETTES pour tâcher de trouver un véhicule se rendant à AUBREVILLE ou dans la région. J'étais là depuis un quart d'heure environ lorsque je vis arriver un grand Américain qui conduisait un side-car vide. Je lui pose la question « AUBREVILLE ? ». Il me répond « AUBREVILLE? YES! ». Je monte aussitôt dans le panier. Ah! Mes aïeux! J'ai bien cru ma dernière heure arrivée. Mon Américain, muet comme un carpe, avec un cou long d'une aune, s'élança sur la route comme un bolide. Il montait une moto 'INDIAN' d'au moins huit à dix chevaux.

C'était effrayant. Il rasait les voitures, doublait les convois. La boue volait en l'air. A chaque instant, je fermais les yeux me voyant écrasé contre une voiture ou contre un arbre.

*Arrivé à la descente des ISLETTES, j'ai perdu la notion du paysage. Nous marchions peut-être à 100km/h au milieu des camions, voitures et convois de toute sorte. Je lui fit signe qu'il allait trop vite. Il me dit sans détourner la tête: « *aho yes! » Mais je crois qu'il accélérait encore plus fort.*

Nous passons CLERMONT-EN-ARGONNE comme une véritable trombe. Tout à coup, il s'engage dans un chemin creux où le side-car fait des bonds formidables et s'arrête brusquement à vingt mètres d'un projecteur. Je descend du panier et il repartit aussitôt. Je n'ai pas même eu le temps de lui dire merci.

Nous étions au milieu de l'armée américaine. Il n'y avait que dix Français dans AUBREVILLE. Notre poste était installé sur une sorte de petit plateau surmontant la vallée qui longe le route de PARIS à VERDUN.

Dans les derniers jours d'octobre les Américains exécutent l'attaque de MONTFAUCON. Jamais de toute la guerre je n'avais vu désordre pareil, des embouteillages partout, des convois bloqués et des troupes passant partout à travers champ.

Par exemple il y avait de l'entrain! Les régiments défilaient musique en tête et drapeaux déployés; c'était presque de la folies.

Pendant les quatre ou cinq semaines que je suis resté près d'eux, j'ai pu me rendre compte de l'organisation formidable de l'armée Américaine.

A SUIVRE...

Au "fil de sa plume", G. E. CHARGE
continue de raconter avec autant
de réalisme et d'anecdotes
pittoresques, les aléas des jours de guerre.

Le 3 juin 1918, nous partons vers sept heures à destination de CHANTILLY. Pas besoin de regarder les hommes pour voir leur joie: ils crient, ils chantent! Jamais le moral n'a été meilleur et pourtant le Allemands sont à CHATEAU-THIERRY!

Le 10 juin j'ai pu enfin touché ma solde. Le 11, un officier de la D.C.A. (LT LESSAGE) est venu nous passer l'inspection et nous prévenir que nous partirons le lendemain pour CREPY-EN-VALLOIS. En regardant sur la carte, nous nous rendions compte que CREPY-EN-VALOIS était à vingt-cinq kilomètres des lignes et que pour nous ce serait un poste de tout repos.

Hélas! Le lendemain soir devait durement nous détromper. Il faisait encore un beau clair de lune, l'air était calme et tiède, personne n'était couché et nous faisions bonne garde.

Vers vingt-trois heures un avion nous est signalé par le poste de garde de FEIGNEUX, vite nous mettons les moteurs en route, mais cet avion allait tellement vite qu'il nous fût impossible de le prendre dans nos faisceaux. Il est venu passer rapidement au-dessus de la ville sur laquelle il a laissé tombé cinq à six bombes. Presqu' aussitôt deux incendies se déclarèrent, illuminant toute la ville et des environs. L'avions venait de lancer des bombes incendiaires.

Ainsi presque toutes les nuits les avions allemands continuaient leur ballet au-dessus de nos têtes.

Le 3 juillet, comme chaque soir, la ronde continuait au-dessus de CREPY, lorsque nous avons pris dans nos faisceaux un gros avion qui se dirigeait sur la ville. C'est ce jour-là que j'ai vu la mort de plus près.

L'avion bien éclairé est venu passer au-dessus de nous et semait des bombes de façon à atteindre les projecteurs-guide, passé à cinquante mètres du P.C.

A un moment donné, le téléphoniste me prit à bras le corps et me cria « Mon adjudant! Nous allons y rester ». Au même instant les bombes s'abattent avec des déflagrations terribles. Le lendemain matin, nous vîmes à moins de vingt mètres du P.C. une énorme torpille fichée en terre et qui n'avait pas éclaté.

Si cette torpilles avait éclaté, je n'écrirais pas ces lignes aujourd'hui et mon squelette serait quelque part autour de CREPY ou de BOUILLON.

Le 07 juillet au matin, je m'embarquais avec armes et bagages à destination de PONT-SUR-SEINE où j'arrivais l'après-midi vers quatorze heures.